

1 Les grandes étapes de la révolution chinoise

- 2 Fondements du maoïsme
- 3 La GRCP, une « révolution dans la révolution »
- 4 Les dessous du conflit sino-soviétique
- 5 Mythes et réalité (questions et réponses)



Le Programme du Parti communiste révolutionnaire (comités d'organisation) présente le marxisme-léninisme-maoïsme comme « *la synthèse la plus avancée de l'expérience révolutionnaire du prolétariat et des masses populaires* ». C'est au cours des années 1980 et 1990 qu'à l'initiative du Parti communiste du Pérou, le mouvement communiste international en est venu à reconnaître le maoïsme comme une composante essentielle de l'idéologie du prolétariat révolutionnaire. Cette évolution fut le résultat de douzaines d'années de lutte contre le révisionnisme moderne, qui avait vidé le marxisme-léninisme de son contenu révolutionnaire; elle nécessita l'élaboration d'une synthèse de la théorie et de la pratique de la révolution chinoise, comme partie intégrante de la révolution mondiale. Désormais, le maoïsme est ce qui distingue le communisme révolutionnaire des courants opportunistes qui ont abandonné l'idée même de la révolution (réformistes, révisionnistes, trotskistes) et de ceux qui bien qu'ils la souhaitent (tels certains groupes anarchistes), n'arrivent pas à développer une pratique conséquente qui s'inscrive dans une perspective véritablement révolutionnaire. La présente série de fascicules vise donc à présenter sommairement quelles sont les grands caractéristiques du maoïsme et à répondre à ses principaux détracteurs. Mais afin de bien situer dans quel cadre le maoïsme s'est développé, voici tout d'abord une chronologie des principales étapes de la révolution chinoise.

• La Chine au tournant du XX^e siècle

26 décembre 1893 : Mao Zedong naît à Shaoshan, dans la province du Hunan, d'une famille paysanne relativement aisée.

La Chine est alors une société extrêmement dure pour les masses populaires. Elle est dominée par les grandes puissances capitalistes, qui l'occupent économiquement et militairement, et se trouve littéralement découpée en morceaux, sous le règne des seigneurs de guerre et des féodaux alliés aux puissances étrangères.

En 1899, les États-Unis proclament leur politique dite de « portes ouvertes », par laquelle on reconnaissait l'existence des diverses zones d'influence en Chine et on prétendait accorder des « chances égales » à toutes les puissances impérialistes qui voulaient bien se les approprier... Les ports, la poste, la navigation, les chemins de fer et le télégraphe sont contrôlés à 100% par les pays étrangers.

Tout au long du XIX^e siècle, la Chine avait connu de multiples révoltes paysannes et démo-

cratiques, ayant été durement réprimées. Dans le seul cas de la révolte des Taiping, qui s'est déroulée de 1851 à 1864, ce sont pas moins de 20 millions de Chinois qui ont été assassinés par le régime corrompu des Mandchous, appuyé par les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France.

Dès son tout jeune âge, Mao prit connaissance de la révolte des Boxers (**juin-août 1900**), dirigée contre la domination étrangère, ainsi que des centaines de soulèvements paysans qui ont embrasé le pays tout au long de la première décennie du XX^e siècle. Toutes ces révoltes furent durement réprimées et ont été défaites. Éventuellement, Mao en tira cette conclusion : « *Comme il n'y avait alors ni forces productives nouvelles, ni nouveaux rapports de production, ni nouvelle force de classe, ni parti politique d'avant-garde, les insurrections et les guerres paysannes manquaient d'une direction juste. [...] C'est ainsi qu'en dépit d'un certain progrès social [...], les rapports économiques féodaux et le régime politique féodal demeuraient pratiquement les mêmes.* »¹

« La révolution n'est pas un dîner de gala [...] c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe en renverse une autre. »

Mao ZEDONG

¹ « La Révolution chinoise et le Parti communiste chinois », décembre 1939, Œuvres choisies, tome II.

Août 1905 : Le docteur Sun Yat-sen fonde l'Alliance révolutionnaire, ou *Tung Men Hui*, dont l'objectif est de mettre fin à la domination étrangère et de créer une république démocratique bourgeoise. Le mouvement pour l'indépendance nationale s'étend à travers tout le pays.

Le 10 octobre 1911, l'Alliance révolutionnaire initie un nouveau soulèvement contre la dynastie des Mandchous. Mao se joint à l'armée républicaine, qui réalise certains progrès. Sun Yat-sen est même élu au titre de président de la nouvelle République de Chine. Lorsque forcé de retraiter, il se voit toutefois contraint de confier la présidence à Yuan Shikai, un seigneur de guerre. Sun Yat-sen met alors sur pied le **Guomindang** et se replie à Canton.

Les pays impérialistes se rangent derrière Yuan Shikai, à qui ils accordent de l'argent et des armes. Lorsque la rébellion s'en prend à Yuan, elle est écrasée par une soldatesque beaucoup mieux équipée. Pendant les dix années qui ont suivi, la Chine fut de nouveau divisée entre de nombreux « royaumes », où régnaient les seigneurs de guerre et leurs armées respectives, en collaboration avec telle ou telle puissance tutélaire.

• La fondation du Parti communiste chinois

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, lorsque les puissances victorieuses se sont réunies à Versailles pour se répartir le monde, les droits et privilèges auxquels prétendait l'Allemagne sur le territoire chinois ont été transférés au Japon. Cette décision suscitera le développement d'un fort mouvement anti-impérialiste, qui se mobilisera de nouveau et auquel participera Mao, qui militait alors au sein de l'association étudiante du Hunan.

Entre-temps, le monde avait été bouleversé par la nouvelle de la victoire des bolcheviks en Russie et la naissance de l'URSS. Le « virus » de la Révolution d'Octobre s'est répandu jusqu'en Chine. Après avoir lu les écrits de Bakounine et flirté avec l'anarchisme, Mao rencontre l'éditeur du périodique *La Jeunesse*, Chen Duxiu, qui lui enseigne les bienfaits de la Révolution russe et l'incite à lire les œuvres de Marx et Engels. Mao se joint à un groupe d'études marxiste, mis sur pied par celui qui est aussi son patron à la bibliothèque de l'Université de Beijing, où il s'est trouvé un petit boulot.

Suivant la visite de deux émissaires de l'Internationale communiste venus à Beijing en **février 1920**, nos deux compères décident d'entreprendre le travail en vue de la mise sur pied d'un parti. Ils organisent en outre des cours du soir

à l'intention des ouvrières et des ouvriers, à qui ils s'adressent simplement, en utilisant le langage populaire. En **avril 1921**, des groupes d'études marxistes existent désormais dans la plupart des grandes villes chinoises, de même qu'à Paris, Berlin, Moscou et au Japon, parmi la diaspora.

30 juin 1921 : Le **Parti communiste chinois** est officiellement fondé, en présence de 12 délégués (dont Mao) et d'un représentant de l'Internationale. Repérés par la police, les délégués se réfugient sur un lac, non loin de Shanghai où ils se trouvaient, à bord d'une péniche qu'ils ont louée... C'est là où la fondation du Parti a finalement été proclamée!

Le congrès, qui aura duré huit jours, fut marqué par de nombreux débats. Mao a d'ailleurs voté contre la résolution finale du congrès, parce qu'elle s'opposait à toute possibilité de front uni dans le cadre de la lutte anti-impérialiste et anti-féodale, et qu'elle limitait l'adhésion au Parti aux seuls ouvrières et ouvriers.

Après la création du Parti, Mao retourne dans la province du Hunan, où il se consacre à l'organisation de la classe ouvrière, notamment dans les mines de charbon d'Anyuan. Plus tard, il prendra en charge le travail du Parti parmi la paysannerie. Mao insiste pour dire que celle-ci constitue le cœur même de la révolution : les paysannes pauvres représentent alors pas moins de 70% de la population chinoise. Il est donc clair, pour lui, que « *sans la paysannerie pauvre, il n'y aura pas de révolution* ».

En 1923, sous l'impulsion de la Troisième Internationale, le Parti communiste chinois décide de constituer un front uni avec le Guomindang, toujours dirigé par Sun Yat-sen. Mao soutient fortement cette proposition, mais maintient que le Parti doit absolument préserver son indépendance et assurer la direction de la classe ouvrière et de la paysannerie. Mais tel n'est pas le point de vue des principaux dirigeants du Parti, dont Li Lisan, qui sont prêts à se soumettre au Guomindang.

En 1925, après la mort de Sun Yat-sen, **Chiang Kai-shek**, un anticommuniste et contre-révolutionnaire notoire, prend la tête du Guomindang et se prépare à mener une offensive sanglante et meurtrière contre ses alliés communistes. Mao continue entre-temps à se lier à la paysannerie, et soutient fortement la révolte des paysannes et paysans du Hunan.

À peine quelques semaines après que Chiang Kai-shek eût lancé une impitoyable chasse aux sorcières contre les communistes et les ouvriers militants à Shanghai ayant fait plusieurs milliers de victimes au **printemps 1927**, le cinquième congrès du Parti communiste chinois désavoue l'action de Mao auprès des paysannes du Hunan

« Le peuple, c'est à nous de l'organiser. C'est à nous de l'organiser pour abattre la réaction en Chine. Tout ce qui est réactionnaire est pareil : tant qu'on ne le frappe pas, impossible de le faire tomber. C'est comme lorsqu'on balaie : là où le balai ne passe pas, la poussière ne s'en va pas d'elle-même. »

Mao ZEDONG

et lance l'appel au maintien de « l'unité à tout prix » avec le Guomindang. Le Parti devait payer très cher cette ligne droitière, ayant physiquement perdu au moins 80% de ses membres, avant de se voir finalement exclu du Guomindang.

Entré dans la clandestinité, Mao prend alors en charge la tâche de réorganiser le Parti. Il est maintenant clair, pour lui, que la révolution ne triomphera jamais, en Chine, avec une stratégie basée sur les insurrections urbaines et les victoires-éclair. Le Parti doit non seulement préserver son autonomie, mais il doit aussi initier la mise sur pied d'une *armée rouge*, qui entreprendra de développer un nouveau type de guerre, qu'on appellera la *guerre populaire prolongée*.

• De l'escalade des montagnes du Jinggang jusqu'à la glorieuse Longue marche

Mao et ses troupes se réfugient donc dans les montagnes du Jinggang, pour y construire une première base d'appui et développer leurs liens avec la paysannerie. Mao consolide l'Armée rouge, en mettant sur pied une organisation du Parti dans chaque escouade, compagnie et bataillon. Pendant qu'il se consacre à ce travail, les dirigeants droitiers du Parti, restés dans les villes, décident de le destituer du Comité central...

Mao reste toutefois solidaire du Parti, dont il demeure membre, et poursuit inlassablement son travail de construction de l'Armée rouge.

En janvier 1929, il quitte la région des monts Jinggang avec une bonne partie de ses troupes et se dirige vers le sud, notamment dans la province du Jiangxi, pour y construire de nouvelles bases. Un an plus tard, l'Armée rouge dispose de bases d'appui dans pas moins de 17 provinces; on y proclame même la formation d'un premier « gouvernement des soviets », dont Mao est élu président. La nouvelle république adopte une constitution et promulgue des lois sur la réforme agraire et l'égalité des femmes.

En décembre 1930, Chiang Kai-shek décide de lancer ce qu'il appelle une « grande campagne d'extermination de tous les bandits communistes ». Il envoie ses quelque 900 000 hommes et 300 bombardiers contre l'Armée rouge, qui comptait à cette époque environ 140 000 membres, pauvrement équipés.

Le 21 septembre 1931, l'armée japonaise prend prétexte de l'explosion d'une voie ferrée appartenant à des capitaux nippons au nord de la ville de Moukden pour envahir la Mandchourie. Quelques semaines plus tard, c'est au tour de la ville de Shanghai d'être sous le feu des Japonais.

Le Parti communiste chinois déclare la guerre aux envahisseurs et appelle le peuple chinois à la résistance. Mais le Guomindang de Chiang Kai-shek choisit plutôt de déclencher sa « cinquième campagne d'encercllement » contre les communistes, avec l'appui financier des États-Unis et de la Grande-Bretagne et les conseils des experts allemands.

Le 16 octobre 1934, Mao et l'Armée rouge sont forcés d'entreprendre une retraite stratégique vers la province du Shaanxi. C'est le début de l'épisode le plus stuépfiant, héroïque et exaltant de la Révolution chinoise : la fameuse **Longue marche**.

Les troupes de Mao se dirigent vers le nord, pour y combattre les Japonais. Un an, 70 000 morts et 9 600 kilomètres plus tard, elles atteignent finalement leur destination, après avoir livré une quinzaine de grandes batailles et d'innombrables escarmouches contre les armées de Chiang Kai-shek et des seigneurs de guerre.

Mao établit une base qui deviendra le centre nerveux de la révolution, à Yan'an. La direction du Parti échappe enfin au groupe d'intellectuels formés à Moscou et dirigés par Wang Ming, qui persistaient, envers et contre tous, à nier la place incontournable de la paysannerie dans la révolution chinoise.

• La Guerre de résistance contre le Japon

Entre-temps, **le 8 août 1937**, l'armée japonaise s'était emparée de Beijing, sans aucune opposition de la part du Guomindang. Celui-ci convient d'un cessez-le-feu avec les communistes. Éventuellement, alors que Shanghai brûle sous les bombes japonaises, le Guomindang acceptera enfin de créer un front uni avec le PCC, dans le but de combattre les envahisseurs.

Durant toute la Guerre de résistance contre le Japon (1937-1945), l'Armée rouge continue à construire et à étendre ses bases d'appui. La *révolution de démocratie nouvelle* s'y développe et le pouvoir des masses s'y consolide pas à pas. On poursuit la réforme agraire; on entreprend le développement d'une production nationale organisée sur des bases collectives; on organise des campagnes d'alphabétisation; on met sur pied de nouvelles organisations de femmes, de jeunes, de paysannes, d'ouvriers et d'ouvrières, d'étudiantEs; on lutte contre les superstitions, la sorcellerie, l'esclavage des enfants, la prostitution, l'alcoolisme et la consommation de drogues; les propriétaires fonciers sont dépossédés de leurs terres : bref, on construit de nouveaux rapports sociaux, qui présagent de la nouvelle société en devenir.

La guerre d'agression menée par l'impérialisme japonais aura finalement entraîné la mort de

« La longue marche est un manifeste. Elle a proclamé au monde entier que l'Armée rouge est une armée de héros, alors que les impérialistes et leurs chiens rampants tels Chiang Kai-shek sont impuissants... La longue marche est aussi un instrument de propagande. Elle a fait savoir à quelque 200 millions de personnes dans 11 provinces différentes que la voie de l'Armée rouge est la seule pouvant mener à la libération. [...] La longue marche est finalement une machine à ensemençer. Dans les 11 provinces où elle est passée, elle a semé partout des graines qui vont germer, donnant naissance aux feuilles, aux fleurs, aux fruits qu'on pourra récolter dans le futur. En un mot, la longue marche s'est soldée par une victoire pour nous, et une défaite pour l'ennemi. »

Mao ZEDONG

quelque 30 millions de Chinoises et de Chinois. Mais la guerre de guérilla l'a finalement emporté. De 1937 à 1945, les troupes de Mao auront mené pas moins de 92 000 batailles, éliminé plus d'un million de soldats ennemis, capturé 150 000 prisonniers et saisi quelque 320 000 fusils, 9 000 mitrailleuses et 600 pièces d'artillerie!

Le 9 mai 1945, le Japon annonce l'évacuation de ses troupes. Les États-Unis, qui avaient été forcés de reconnaître le rôle déterminant joué par les communistes dans la Guerre de résistance, n'en manœuvrent pas moins pour s'assurer que ce soit le Guomindang qui prenne le contrôle des régions évacuées par les Japonais. Quelque 90 000 *Marines* américains sont envoyés en Chine pour occuper les principales villes, protéger les ports, les aéroports, les centres de communications, les mines de charbon et les chemins de fer.

Au printemps 1946, Chiang Kai-shek lance une nouvelle offensive contre les communistes. La Guerre de résistance, victorieuse, se transforme désormais en guerre civile. S'appuyant sur les larges masses paysannes qui profitent déjà de la révolution de démocratie nouvelle, l'Armée rouge, rebaptisée *Armée populaire de libération*, poursuit sa stratégie de guerre populaire.

Le 25 décembre 1947, Mao annonce que la guerre populaire passe de la défensive stratégique à l'offensive stratégique. Les villes sous contrôle du Guomindang tombent les unes après les autres. **Le 25 mars 1949**, Mao entre à Beijing, accueilli par une foule en liesse. La ville devient la capitale de la Chine nouvelle. Nankin, la capitale du Guomindang, tombe à son tour le 24 avril.

• Fondation de la République populaire

Le 1^{er} octobre, du haut de la porte de la Paix céleste qui domine la place Tienanmen, Mao proclame la fondation de la République populaire de Chine. Treize jours plus tard, l'Armée populaire de libération s'empare du dernier bastion de Chiang Kai-shek (Canton), qui va devoir se réfugier à Taiwan...

Mao déclare : « *La révolution chinoise est une œuvre grandiose, mais la route après la révolution sera encore plus longue, le travail plus grand et plus difficile...* » L'expérience des 27 années qui suivront, jusqu'à sa mort en septembre 1976, fournira des pages encore plus éclatantes dans le patrimoine historique du prolétariat mondial.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES :

Vive le 50^e anniversaire de la révolution chinoise !, article paru dans la revue *Socialisme Maintenant !*, n° 5 (hiver 2000), disponible sur le site Web du PCR(co) sous la rubrique « Publications ».

La vie de Mao Zedong, le plus grand révolutionnaire de notre époque (I-V), une biographie préparée par le *Revolutionary Worker*, disponible sur le site Web du PCR(co) sous la rubrique « Publications », puis « Autres documents ».

Deux textes importants de Mao, aux origines de la révolution chinoise, disponibles dans le tome I de ses *Œuvres choisies* : **Analyse des classes de la société chinoise** (mars 1926) et le **Rapport sur l'enquête menée dans le Hunan à propos du mouvement paysan** (mars 1927).

Et enfin, pour ceux et celles qui préfèrent lire la langue anglaise : **Remembering the Chinese Revolution**, une brochure publiée en Inde par la revue *People's March*, disponible sur le Web à l'adresse suivante : <http://peoplesmarch.com/50years/contents.htm>.

Quelques dates importantes, après la prise du pouvoir :

1949-1952 : On complète les tâches de la révolution de démocratie nouvelle.

Juin 1950 : Début de la guerre de Corée, qui ne prendra fin qu'en juillet 1953.

Fin 1952 : Le Comité central du Parti adopte un plan sur le passage du capitalisme au socialisme.

5 mars 1953 : Mort de Joseph Staline.

Septembre 1956 : Le 8^e congrès du PCC se tient sous la direction de Liu Shaoqi et Deng Xiaoping. La résolution du congrès affirme que la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie est désormais résolue en Chine.

1957 : Début du mouvement dit des « Cent fleurs ».

1958 : La Chine entreprend son deuxième plan quinquennal et s'engage dans le *Grand bond en avant*.

Avril 1959 : Liu Shaoqi est nommé président de la République. Le dalaï-lama se réfugie en Inde après l'écrasement de la contre-révolution au Tibet.

Juillet 1960 : L'URSS rappelle ses techniciens et annule tous ses contrats commerciaux avec la Chine.

Février 1965 : L'armée américaine entreprend ses bombardements sur le Vietnam du Nord.

Avril-mai 1966 : Début de la Révolution culturelle.

Octobre 1968 : Liu Shaoqi est exclu du Parti.

Septembre 1971 : Lin Biao rate une tentative de coup d'État et meurt en tentant de s'enfuir en URSS.

Février 1972 : Visite de Richard Nixon en Chine.

Avril 1974 : Réhabilité, Deng Xiaoping expose la funeste « théorie des trois mondes » devant l'Assemblée générale des Nations unies.

Janvier 1976 : Décès de Zhou Enlai. Lancement d'une nouvelle campagne contre le « vent déviationniste de droite », qui aboutira à la deuxième destitution de Deng Xiaoping.

9 septembre 1976 : Mort de Mao Zedong. Un mois plus tard, la « bande des Quatre » (le noyau dirigeant de la Révolution culturelle) est arrêtée.

Juillet 1977 : Deng Xiaoping est réhabilité, pour de bon.

Août 1977 : Le 11^e congrès du PCC annonce officiellement la fin de la révolution culturelle.

5 juin 1991 : L'épouse de Mao, Jiang Qing (l'une des « Quatre »), décède après 15 ans d'emprisonnement.

1 Les grandes étapes de la révolution chinoise

2 Fondements du maoïsme

3 La GRCP, une « révolution dans la révolution »

4 Les dessous du conflit sino-soviétique

5 Mythes et réalité (questions et réponses)



Le premier fascicule publié dans le cadre de cette nouvelle série a évoqué sommairement **les grandes étapes de la révolution chinoise**, en s'attardant plus spécifiquement sur la période allant de la naissance du Parti communiste chinois, en 1921, jusqu'à la fondation de la République populaire, en 1949. De l'expérience et la pratique des révolutionnaires de Chine est né ce que nous appelons désormais le *maoïsme*, qui concentre et synthétise les quelque 150 ans d'expérience du mouvement communiste international. Les idées fortes mises de l'avant et développées par Mao, et dont nous nous réclamons, ne sont aucunement contradictoires avec les éléments fondamentaux de la théorie révolutionnaire élaborée avant lui par Marx, Engels et Lénine – bien au contraire. Certes, Mao y a apporté sa contribution; mais plus important encore, en la faisant sienne et en l'appliquant, il a su redonner toute sa cohérence, sa validité et son tranchant révolutionnaire à une théorie qu'une bonne partie du mouvement communiste avait émoussée, jusqu'à la rendre inoffensive. Comme nous le disions il y a déjà plus de 10 ans lorsque nous avons adopté le maoïsme, on ne peut plus, de nos jours, se dire révolutionnaire et surtout développer une pratique conséquente sans s'appropriier et défendre ce qu'il y a de mieux dans l'expérience historique du prolétariat international. Et dans ce « mieux », on retrouve à coup sûr les immenses contributions de Mao.

• La révolution dans les pays dominés

Comme on l'a vu dans le fascicule précédent, dès les débuts de son implication dans le mouvement révolutionnaire, Mao Zedong a reconnu et défendu avec force la place prépondérante occupée par la paysannerie. En Chine, comme dans l'immense majorité des pays de ce qu'on a appelé le « tiers-monde », la paysannerie constituait en effet la classe la plus importante, numériquement parlant; il s'agissait en outre, pour la plus grande part d'entre elle (les paysans pauvres et *moyens*), d'une classe exploitée.

Dans ce type de pays, l'infrastructure est dominée par les puissances impérialistes étrangères; la bourgeoisie nationale n'arrive tout simplement pas à développer un capitalisme indépendant. Le pouvoir y est détenu par une alliance de classes réactionnaires dont font partie les bureaucrates, qui gèrent le pays pour le compte des puissances tutélaires; les bourgeois « compradores », dont l'activité est directement liée au capital étranger; et les grands propriétaires, qui maintiennent des rapports de type féodal à la campagne.

La révolution doit donc accomplir un certain nombre de tâches qui ont appartenu historiquement à la révolution bourgeoise : consolidation de l'indépendance nationale et unification du pays, réforme

agraire, etc. En définissant le concept de la **révolution de démocratie nouvelle**, Mao a su établir le lien entre ces tâches démocratiques, encore à réaliser, et les futures tâches liées à la construction du socialisme proprement dit. Pour lui, il ne s'agissait aucunement de séparer rigoureusement les deux étapes comme s'il n'y avait aucun lien entre elles, comme certains l'ont prétendu, mais d'utiliser la première pour préparer la suivante, dans un mouvement ininterrompu, comme Lénine l'avait d'ailleurs déjà enseigné, de façon à éviter que la révolution ne se termine simplement par l'instauration d'une dictature de la bourgeoisie.

Voici comment Mao présentait la révolution de démocratie nouvelle : « *Politiquement, elle vise à instaurer la dictature conjointe de plusieurs classes révolutionnaires sur les impérialistes, les traîtres et les réactionnaires; elle lutte contre la transformation de la société chinoise en une société de dictature bourgeoise. Économiquement, elle a pour but de nationaliser les gros capitaux et les grandes entreprises des impérialistes, des traîtres et des réactionnaires, ainsi que de distribuer aux paysans les terres des propriétaires fonciers, tout en maintenant l'entreprise privée en général et en laissant subsister l'économie des paysans riches. Ainsi, cette révolution [...]* crée les conditions préalables du socialisme.

« La grande complexité du marxisme peut se résumer en une phrase : "On a raison de se révolter". »

Mao ZEDONG

L'étape actuelle de la révolution en Chine est une étape de transition qui va de la liquidation de la société coloniale, semi-coloniale et semi-féodale à l'édification d'une société socialiste [...]. Par révolution de démocratie nouvelle on entend une révolution anti-impérialiste et antiféodale menée par les masses populaires sous la direction du prolétariat. »¹

Cette conception, que Mao a élaborée dans le cadre de la Chine, constitue encore aujourd'hui un modèle applicable dans la vaste majorité des pays opprimés par l'impérialisme.

• La guerre révolutionnaire

La conception de la révolution que Mao a élaborée et appliquée en Chine est intimement liée à la ligne militaire qu'il a développée. Ses écrits à ce sujet² représentent une contribution inestimable et forment une partie essentielle de la doctrine communiste. En défendant les principes de la **guerre populaire prolongée**, Mao et les communistes chinois ont démontré la nécessité absolue de la violence dans le cadre de quelque processus révolutionnaire que ce soit et à travers chacune de ses étapes.

Dans la déclaration intitulée *Vive le marxisme-léninisme-maoïsme* qu'il a adoptée en 1993, le Mouvement révolutionnaire internationaliste (MRI) a correctement résumé les principaux apports de Mao à la ligne militaire du prolétariat international :

« Mao a dit que "le pouvoir est au bout du fusil". [II] nous a enseigné que le peuple, et non les armes, représente le facteur décisif dans une guerre. Mao a mis en lumière que chaque classe possède ses propres méthodes de guerre avec les caractéristiques, les objectifs et les moyens qui lui sont propres. Il a fait remarquer que toute la logique militaire peut se résumer au principe voulant que "vous avez votre façon de vous battre, nous avons la nôtre", et que le prolétariat doit se forger une stratégie et une tactique militaires qui sachent tirer parti de ses avantages particuliers, en libérant et en s'appuyant sur l'initiative et l'enthousiasme des masses révolutionnaires.

« Mao a établi que la politique visant à conquérir des zones libérées et à y établir systématiquement le pouvoir politique était la clé de la mobilisation des masses et du développement de la force du peuple sur le plan militaire et de la progression par vagues de leur pouvoir politique. Il a insisté sur la nécessité de diriger les masses en réalisant des transformations révolutionnaires dans les zones libérées et de développer ces zones sur les plans politique, économique et culturel en les mettant au service du progrès de la guerre révolutionnaire.

« Mao nous a enseigné que le parti doit commander aux fusils et qu'il ne faut jamais permettre

l'inverse. Le parti doit être construit comme moyen permettant de lancer et de diriger la guerre révolutionnaire. Il a insisté sur le fait que la tâche centrale de la révolution est la prise du pouvoir par la violence révolutionnaire. La théorie de Mao Zedong sur la guerre populaire est applicable de façon universelle dans tous les pays, bien qu'elle doive être appliquée en fonction des conditions concrètes dans chaque pays [...]. »

Certains ont tenté de schématiser et de réduire la portée de la ligne militaire de Mao en disant qu'il s'agissait essentiellement d'une stratégie d'encerclement des villes par les campagnes; ainsi, elle ne pourrait s'appliquer dans un pays capitaliste avancé, où le prolétariat constitue la force principale de la révolution (contrairement aux pays du tiers-monde). Ce faisant, on a confondu stratégie et tactique : l'encerclement des villes par les campagnes est la forme tactique que la ligne militaire générale et universelle de Mao a prise dans la situation concrète et particulière de la Chine. Elle prendra certes des formes distinctes dans les pays impérialistes, étant donné notamment la difficulté d'établir des bases d'appui stables et permanentes; mais ses grands principes n'en demeurent pas moins valables et essentiels.

• De la pratique et De la contradiction

Mao Zedong a grandement contribué à la compréhension du matérialisme dialectique et son application à la lutte révolutionnaire. Dans certains de ses textes parmi les plus importants (notamment *De la pratique* et *De la contradiction*), il a démontré l'universalité de la loi des contradictions, qui régit la nature et toute la société. Mao a souligné que l'unité et l'identité de toutes choses ne sont que temporaires et relatives, tandis que la lutte entre les contraires est permanente et absolue. C'est cette lutte qui est à l'origine des ruptures radicales et des bonds qualitatifs révolutionnaires qui sont appelés à se produire.

Mao a également insisté sur la nécessité de bien analyser les différentes contradictions et les rapports qui existent entre elles. Ainsi, *« les contradictions qualitativement différentes ne peuvent se résoudre que par des méthodes qualitativement différentes »*. Il faut en outre savoir distinguer les contradictions **au sein du peuple**, qui ne sont pas antagonistes (au moins par certains aspects), des contradictions **entre nous et nos ennemis**, qui le sont. Par ailleurs, *« suivant le développement concret des choses et des phénomènes, certaines contradictions primitivement non antagonistes se développent en contradictions antagonistes, alors que d'autres, primitivement antagonistes, se développent en contradictions non antagonistes »* (« De la contradiction », août 1937, *Œuvres choisies*, tome I).

« La guerre révolutionnaire, c'est la guerre des masses populaires; on ne peut la faire qu'en mobilisant les masses, qu'en s'appuyant sur elles. »

Mao ZEDONG

1 « La Révolution chinoise et le Parti communiste chinois », décembre 1939, *Œuvres choisies*, tome II.

2 Parmi ceux-ci, il faut mentionner : « Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine » (décembre 1936); « Problèmes stratégiques de la guerre de partisans contre le Japon » (mai 1938); « De la guerre prolongée » (mai 1938); « Problèmes de la guerre et de la stratégie » (novembre 1938); « Concentrer une force supérieure pour anéantir les forces ennemies une à une » (septembre 1946); et « La situation actuelle et nos tâches » (décembre 1947).

Mao a également souligné toute l'importance d'analyser laquelle, parmi les contradictions qui surgissent dans une situation donnée, constitue la **contradiction principale**, i.e. celle « dont l'existence et le développement déterminent l'existence et le développement des autres contradictions ou agissent sur eux ». À chaque étape du développement d'un processus, il n'existe qu'une contradiction principale : lorsque celle-ci est trouvée, « tous les problèmes se résolvent aisément ».

Mao a appliqué sa compréhension de la loi des contradictions à l'analyse du rapport entre théorie et pratique, en insistant sur le fait que la pratique est à la fois la seule source et le critère ultime de la vérité. « La connaissance rationnelle, écrivait-il, dépend de la connaissance sensible et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle [...]. Néanmoins, le mouvement de la connaissance ne s'achève pas là. Si on arrêta le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance à la connaissance rationnelle, on n'aurait parlé que de la moitié du problème, et même, du point de vue de la philosophie marxiste, de cette moitié qui n'est pas la plus importante. La philosophie marxiste estime que l'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde. » Ainsi, la pratique permet de vérifier la théorie et vient ensuite l'enrichir; elle est le prolongement de tout le processus de la connaissance.

• La révolution et la dictature du prolétariat

Les communistes de Chine ont su tirer profit de la riche expérience de la construction du socialisme qui avait été entreprise en URSS, pour faire progresser la théorie révolutionnaire sur la question cruciale de savoir comment le prolétariat peut et doit utiliser la période de transition, pendant laquelle il exerce sa dictature, pour réellement transformer et faire avancer la société vers l'abolition des classes et le communisme.

À l'époque de Staline, la conception dominante qui s'était développée voulait qu'à l'étape du socialisme, la contradiction principale se situe entre le régime socialiste avancé, d'une part, et les forces productives arriérées de la société, d'autre part. Par conséquent, la tâche principale consiste à développer les forces productives, en soi, secondarisant ainsi la nécessité de transformer en profondeur les rapports de production. Cette conception était défendue, en Chine, par Liu Shaoqi et Deng Xiaoping – elle devint même la politique officielle du Parti lors de son 8^e congrès, en septembre 1956.

Mao a critiqué cette conception, qu'il a qualifiée de « *théorie réactionnaire des forces productives* »³. « Certes, écrivait-il, les forces productives, la pratique et la base économique jouent en général le rôle principal, décisif, et quiconque le nie n'est pas un matérialiste; mais il faut reconnaître que dans des conditions déterminées, les rapports de production, la théorie et la superstructure peuvent, à leur tour, jouer le rôle principal, décisif. Lorsque, faute de modification dans les rapports de production, les forces productives ne peuvent plus se développer, la modification des rapports de production joue le rôle principal, décisif. [...] Lorsque la superstructure (politique, culture, etc.) entrave le développement de la base économique, les transformations politiques et culturelles deviennent la chose principale, décisive. [...] Ce faisant, nous ne contredisons pas le matérialisme, mais, évitant de tomber dans le matérialisme mécaniste, nous nous en tenons fermement au matérialisme dialectique. » (De la contradiction, précité)

Dans le cadre du socialisme, cela voulait dire **mettre la politique au poste de commande**; s'assurer que la propriété publique devienne socialiste non seulement dans sa forme (juridique), mais aussi quant à son contenu; faire la révolution **et** promouvoir la production (et non pas détacher l'une de l'autre); devenir à la fois « rouge et expert »; et surtout, **prendre la lutte des classes comme axe**, i.e. développer la lutte contre la bourgeoisie – l'ancienne (qui cherche à rétablir ses privilèges) et surtout la nouvelle, qui se développe sur la base du droit bourgeois persistant et qui trouve sa niche au sein du Parti et de l'appareil d'État. C'est en partant de là que Mao a développé et mis de l'avant la nécessité de la **révolution culturelle**, qui représente certainement sa plus importante contribution à la science révolutionnaire du prolétariat (nous y reviendrons dans le prochain fascicule).

Dans sa déclaration de 1993 (précitée), le MRI a fort bien résumé toute l'importance des apports amenés par Mao à l'analyse et la compréhension de ce qu'est le socialisme. Après avoir rappelé la fameuse phrase de Lénine qui disait que « celui-là seul est un marxiste qui étend la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la dictature du prolétariat », le MRI ajoutait : « Dorénavant, on doit dire que celui-là seul est un marxiste qui étend la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la dictature du prolétariat, de l'existence objective des classes, des contradictions de classes antagonistes, de la bourgeoisie au sein du parti et de la continuation de la lutte de classes tout au long de la période du socialisme jusqu'au communisme. » (nous soulignons)

³ On trouvera les éléments essentiels de cette critique dans un recueil de textes publié en 1975 aux Éditions du Seuil sous le titre *Mao Tsé-toung et la construction du socialisme*.

• La ligne de masse

Comme on l'a vu, Mao a toujours insisté sur l'importance de la participation et de la mobilisation des masses dans le processus révolutionnaire. De cette compréhension découla sa conception de la révolution de démocratie nouvelle, qui donnait toute sa place à la majorité paysanne; de la guerre populaire prolongée, intimement liée à la mobilisation des masses; et de la révolution culturelle.

Mais encore plus qu'une conception stratégique qui guida l'action des communistes de Chine, elle a inspiré à Mao une méthode de travail et de direction à la fois complète et systématique, qu'on appelle la **ligne de masse**, et qu'il a résumée ainsi : « *Recueillir les idées des masses et les concentrer, puis les retransmettre aux masses, afin qu'elles les appliquent fermement, et parvenir ainsi à élaborer de justes idées pour le travail de direction.* » (À propos des méthodes de direction, juin 1943, *Œuvres choisies*, tome III)

Cette méthode ne saurait aucunement être assimilée à une quelconque forme de suivisme à l'égard des masses. Mao distinguait en effet trois sortes d'éléments parmi elles : « *ceux qui sont relativement actifs, ceux qui sont relativement arriérés et ceux qui sont entre les deux.* » (À propos des méthodes de direction, précité). Pour lui, le rôle de direction des communistes consiste justement à savoir à réunir le petit nombre des éléments avancés et à s'appuyer sur eux pour pouvoir élever le niveau des éléments intermédiaires et finalement, entraîner les éléments arriérés.

• Le « style maoïste »

Le maoïsme, tel qu'il s'est développé depuis les années 1960, représente également un certain **style de travail**, que nous devons nous approprier et mettre en œuvre. Par « style », on ne parle pas nécessairement ici du blouson à col mao et de la casquette réglementaire (bien que rien n'interdise de les porter...), mais surtout d'une attitude, qui découle du point de vue et de la conception du monde maoïstes.

Ce style tient d'abord à la conception du rôle des masses dans la révolution et à l'application de la ligne de masse. On pourrait le résumer par cette expression que Mao a souvent utilisée, lorsqu'il disait que les communistes devaient être **au service du peuple**.

L'idéologie maoïste, on l'a vu, a ramené le mouvement communiste international vers l'avant. Le *style maoïste*, qui en découle, est donc à l'opposé du travail routinier qui caractérise le révisionnisme, qui attend « patiemment et légalement » l'émergence d'une éventuelle situation révolutionnaire et qui refuse de saisir les opportunités de ruptures et de bonds qualitatifs.

Mao disait qu'il faut **oser lutter et oser vaincre!** Sachant que nous vivons dans un monde où l'idéologie dominante va dans le sens de promouvoir le défaitisme et la résignation, les communistes révolutionnaires doivent oser **aller à contre-courant**. Cela restera vrai, même à l'époque du socialisme et de la dictature du prolétariat, alors qu'existera encore un terrain fertile à l'éclosion de l'idéologie bourgeoise.

Contrairement à ce que prétendent les révisionnistes qui voient des traces de « gauchisme » jusque dans leur soupe, une telle attitude n'a rien à voir avec de l'aventurisme; les maoïstes agissent toujours à partir d'une analyse concrète de la situation concrète et appliquent la ligne de masse. Oser lutter et oser vaincre!, c'est faire part de ce que nous pouvons appeler un optimisme, voire **une intrépidité révolutionnaire**; c'est manifester notre volonté de surmonter tous les obstacles que la bourgeoisie a placés devant nous et d'aller de l'avant.

Se lier aux masses, lutter avec elles, les éduquer patiemment, les défendre, ne pas avoir froid aux yeux et surtout, toujours défendre et représenter les intérêts supérieurs de l'ensemble de la classe et du prolétariat international : telle est l'attitude qui doit caractériser l'action des révolutionnaires d'aujourd'hui.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES :

Nous sommes maoïstes ! (résolution du 5^e congrès du groupe Action socialiste), disponible sur le site Web du PCR(co) sous la rubrique « Publications », puis « Autres documents ».

Vive le marxisme-léninisme-maoïsme ! (déclaration du Mouvement révolutionnaire internationaliste), disponible sur <http://www.awtw.org>.

Et pour ceux et celles qui voudraient aller plus loin :

Mao Tsetung's Immortal Contributions, de Bob Avakian (un livre de 342 pages, disponible en photocopies au coût de 10 \$)

Questions à discuter

- 1) Que répondez-vous à l'argument qui dit que s'il est vrai que Mao fut un grand dirigeant révolutionnaire, ses apports théoriques pèsent bien peu à côté de l'œuvre gigantesque réalisée avant lui par Marx, Engels et Lénine?
- 2) Quels aspects du maoïsme sont de nature universelle, et lesquels ne le sont pas? En corollaire : quelle est la pertinence du maoïsme dans le contexte québécois et canadien?
- 3) Une fois admis que le maoïsme est essentiel à la formulation d'une stratégie et d'une pratique révolutionnaires au Canada, ne serait-il pas préférable de le mettre en pratique, simplement et « discrètement », plutôt que de s'en réclamer ouvertement (au risque de s'aliéner les masses qui ne comprennent pas de quoi il en retourne)?

- 1 Les grandes étapes de la révolution chinoise
- 2 Fondements du maoïsme
- 3 La GRCP, une « révolution dans la révolution »**
- 4 Les dessous du conflit sino-soviétique
- 5 Mythes et réalité (questions et réponses)



Amorcée au milieu des années 1960, la **Grande Révolution culturelle prolétarienne (GRCP)** a ébranlé toute la Chine, voire le monde entier, pendant une période qui aura duré plus de 10 ans. Décrite par ses adversaires, y compris par les révisionnistes désormais au pouvoir en Chine qui la qualifient de « dix années noires », la révolution culturelle constitue pourtant, comme nous l'affirmons dans notre programme, « l'expérience de transformation révolutionnaire la plus avancée dans l'histoire du prolétariat international ». Quinze ans après l'entrée de l'Armée populaire de libération à Beijing, les masses ouvrières et paysannes étaient de nouveau appelées à se mobiliser, pour empêcher la restauration du capitalisme et faire avancer la société chinoise en direction du communisme. Le présent fascicule reprend, sous forme de questions et réponses, l'essentiel d'un court document récemment publié par les camarades du Parti communiste révolutionnaire des États-Unis (RCP, USA), dont des extraits ont été publiés dans les pages de l'hebdomadaire *Revolutionary Worker/Obrero Revolucionario* (n° 1251, 29 août 2004, disponible sur rwor.org). Il vise à apporter des éléments de réponse aux principales objections soulevées à l'encontre de la GRCP.

La révolution culturelle en Chine est à l'évidence fort controversée. Plusieurs la décrivent comme une campagne de purge tous azimuts menée contre les adversaires de Mao, qui a eu pour effet de plonger la Chine dans un énorme chaos. Qu'en est-il vraiment ?

La Grande révolution culturelle prolétarienne fut un véritable mouvement de masse, auquel des centaines de millions de personnes ont participé. On peut certes la qualifier de *révolution dans la révolution*.

En 1949, comme on le sait, la révolution avait renversé l'ancien ordre social. Elle avait permis d'établir un système économique et politique socialiste, basé sur le pouvoir des masses, qui a d'ailleurs apporté d'énormes bénéfices à la population. Mais des différenciations économiques et inégalités sociales significatives existaient toujours. Une nouvelle élite privilégiée avait émergé, qui mettait en danger les acquis de la révolution. Le centre politique et organisationnel de cette clique se trouvait à l'intérieur même du Parti communiste chinois, et son influence politique et idéologique se développait.

Au milieu des années 1960, ces partisans de la voie capitaliste (on parle ici essentiellement de chefs de haut rang du Parti, qui s'appuyaient sur un marxisme

dilué pour justifier le fait que la Chine adopte une voie politique et économique menant à la restauration du capitalisme) manœuvraient avec beaucoup d'ardeur pour s'emparer du pouvoir. Leur objectif était de rétablir le système d'exploitation et de réouvrir la Chine à la domination étrangère – en un mot, de transformer la Chine en ce qu'elle est effectivement devenue aujourd'hui (à savoir le « paradis des *sweatshops* »).

Loin d'être une « révolution de palais » comme certains le prétendent, la révolution culturelle fut le théâtre d'une bataille intense et profonde sur la question de savoir qui allait désormais diriger la société : les masses travailleuses au sens le plus large, ou une nouvelle classe bourgeoise ?

Mao et les révolutionnaires au sein du Parti ont donc mobilisé les masses et les ont incitées à se révolter, pour empêcher les capitalistes d'en prendre le contrôle et pour secouer le Parti jusqu'aux échelons les plus élevés – i.e. là où on avait tendance à se fondre de plus en plus dans le moule bourgeois et bureaucratique. Mais la révolution culturelle fut bien plus que cela. Grâce à elle, les masses ont entrepris de transformer l'économie, les institutions sociales, la culture et l'ensemble des valeurs qui imprègnent la société ; elles furent amenées à *révolutionnariser* le Parti lui-même. Mao appela ce processus *la pour-*

« On ne doit pas craindre les troubles : plus il y en a, mieux c'est. »

Mao ZEDONG

*suite (ou continuation) de la révolution à l'époque de la dictature du prolétariat.*¹

S'agissait-il vraiment d'un soulèvement populaire ? Ce qu'on entend le plus souvent, c'est que ce fut surtout l'occasion d'un « nettoyage social » assez terrifiant.

Contrairement à ce qu'on prétend, la révolution culturelle ne se résume pas aux grands « rassemblements obligatoires », ni au fait que des gens aient été contraints de participer à des « camps de travaux forcés » ou d'adhérer à une pensée unique « collective et totalitaire ». Les méthodes utilisées dans le cadre de la révolution culturelle furent en réalité bien différentes de ce qu'on en dit aujourd'hui. Les ouvriers et ouvrières, les paysanNes et les larges masses ont participé en fait à ce qui fut rien de moins qu'un *vaste mouvement de critique de l'administration corrompue*. Ils et elles ont participé à des débats publics vastes et profonds concernant des questions aussi variées que l'économie politique, l'avenir du système d'éducation, la culture, de même que les rapports entre le Parti et les masses. De fait, Mao n'était pas tellement intéressé par les « purges ». Il favorisait plutôt l'action de masse, à la base, pour barrer la route aux ennemis de la révolution. Voici quelques-unes des formes que cela a pris :

- *Les gardes rouges*. Des millions de jeunes se sont jointEs à ces brigades politiques, qui visaient à favoriser la critique des dirigeants du gouvernement et du Parti qui manœuvraient dans le but de ramener la société vers le capitalisme. Les gardes rouges ont lutté pour mettre fin aux pratiques élitistes dans les universités. Ils ont incité les ouvrières et ouvriers à relever la tête et à remettre en question, voire même à défier au besoin, les autorités réactionnaires. Les gardes rouges sont allés à la campagne pour élargir le mouvement, et aussi pour en apprendre plus sur les conditions de la paysannerie.

- *Les dazibaos*, ou « journaux à grands caractères ». Ces affiches manuscrites sont apparues en grand nombre sur les murs des écoles, des usines et dans les quartiers populaires. Elles ont favorisé une extension spectaculaire de la critique publique à l'endroit des chefs et de leurs politiques. Le papier et l'encre étaient fournis gratuitement à quiconque souhaitait utiliser ce moyen d'expression. Ces affiches ont immédiatement servi de plate-forme aux débats. Plus de 10 000 journaux, brochures ou périodiques distincts ont été édités, au-delà des publications officielles, afin de débattre de différentes questions politiques (rien qu'à Beijing, plus de 900 périodiques furent publiés pendant la révolution culturelle).²

- *Le renversement des partisans du capitalisme et la création de nouvelles formes de pouvoir, à la base.*

Plus de 40 millions d'ouvriers et d'ouvrières répartiEs dans toutes les grandes villes ont participé à des luttes politiques intenses et complexes, dans le but d'arracher le pouvoir aux élites indécorables. L'atmosphère politique était rien de moins qu'électrique : ainsi, dans la seule ville de Changhaï, pas moins de 700 nouvelles organisations ont été créées dans les usines. Par la discussion et l'expérimentation politiques, et grâce au leadership des révolutionnaires maoïstes, de nouvelles institutions ont été forgées visant à permettre au prolétariat de diriger la société.

N'y a-t-il pas eu énormément de violence pendant la révolution culturelle, dont ont été victimes des personnes innocentes ?

Les comptes rendus qui en ont été fait en Occident suggèrent que les attaques violentes contre des personnes et l'élimination physique des opposants avaient la bénédiction officielle de Mao et que, politique ou pas, la violence exercée par des voyous était très répandue. Mais ces allégations sont fausses.

L'orientation de Mao en ce qui a trait à la révolution culturelle a été clairement définie dès le départ, dans des documents officiels qui ont fait l'objet d'une très larde diffusion. Dans la fameuse *Déclaration en 16 points* que le Comité central du Parti a adoptée en août 1966, on expliquait déjà de manière explicite que « *dans un débat, on doit avoir recours au raisonnement et non pas à la contrainte ou à la coercition* ». ³ Cette orientation fut éventuellement réaffirmée par plusieurs autres déclarations en provenance du courant maoïste. Ainsi, les gardes rouges se sont vus refuser le droit de porter des armes, ou encore celui de procéder à des arrestations.

Il est vrai que Mao a appelé les masses à « *bombarder le quartier général* » et à renverser la poignée de partisans du capitalisme au sein du Parti et de l'État. Mais les soulèvements qu'il a initiés ont toujours eu un caractère essentiellement politique. Pendant toute la durée de la révolution culturelle, la lutte de classe a pris la forme de discussions, de la critique et de la mobilisation politique des masses. Les responsables du Parti et les fonctionnaires qui se trouvaient sous les feux de la rampe se voyaient offrir la possibilité de se réformer et de participer au mouvement : de fait, ce sont moins de 3 % des cadres du Parti qui en ont été expulsés – ce qui ne constitue pas exactement ce qu'on pourrait appeler une purge draconienne.

Y a-t-il eu néanmoins des épisodes de violence ? Bien sûr que oui. La période de la révolution culturelle fut marquée par une lutte de classe intense et tumultueuse. Dans le cadre d'un mouvement aussi massif (rappelons que les gardes rouges, à eux seuls,

1 Voir le fascicule n° 2 de cette série, *Fondements du maoïsme*, ainsi que Bob AVAKIAN, *Mao Tsetung's Immortal Contributions*, Chicago, RCP Publications, 1979, aux chapitres 6 et 7.

2 Mobo C.F. GAO, « Debating the Cultural Revolution: Do We Only Know What We Believe », *Critical Asian Studies*, Vol. 34, n° 3 (2002), p. 428.

3 « Décision du Comité central du Parti communiste chinois sur la Grande Révolution culturelle prolétarienne » (adoptée le 8 août 1966), dans Jean DAUBIER, *Histoire de la révolution culturelle prolétarienne en Chine*, 2^e éd., vol. 2, Paris, Librairie François Maspero, 1974, p. 140.

ont rassemblé plus de 30 millions de jeunes militantes et militants) et dans un pays aussi vaste qui comptait déjà plus de 800 millions d'habitantEs, il serait difficile d'imaginer qu'il en fut autrement. Il était inévitable qu'un mouvement social de cette envergure, qui visait à redresser un certain nombre d'injustices, mène à certains excès. Mais il faut insister ici sur trois choses :

- D'abord, la violence qui s'est produite fut limitée et sporadique, et elle n'a été le fait que d'une minorité au sein du mouvement.

- Ensuite, là où certaines tendances nuisibles ont persisté dans le camp du peuple (par exemple, lorsque des gardes rouges se sont attaqués physiquement à certaines personnes ou ont humilié des fonctionnaires, ou encore lorsque des gens ont tenté d'utiliser le mouvement pour régler certains contentieux personnels qu'ils avaient avec d'autres), elles ont été critiquées, répudiées et combattues par la direction maoïste. Ainsi, dans ce qui constitue un des épisodes marquants de la révolution culturelle (mais dont on entend rarement parler), un groupe d'ouvrières et d'ouvriers qui suivaient la ligne de Mao ont investi les universités à Beijing, dans le but de faire cesser les combats factieux entre étudiantEs et de les aider à résoudre leurs divergences de manière correcte.⁴

- Enfin, il faut aussi dire qu'une grande partie des violences qui se sont produites furent encouragées, de fait, par les partisans du capitalisme aux plus hauts échelons du Parti et de l'État, qui cherchaient à défendre leurs positions. Lorsqu'ils se sont retrouvés sous le feu de la critique, une de leurs tactiques fut en effet de mobiliser des groupes d'ouvriers et de paysans pour attaquer d'autres sections du peuple et répandre le chaos, au nom même de la révolution culturelle. Certains ont été jusqu'à créer leurs propres formations de gardes rouges « conservateurs », qui se sont livrés à des saccages. Ces dirigeants visaient ainsi d'une part à détourner l'attention des critiques qui leur étaient portées, et d'autre part à discréditer le mouvement de la révolution culturelle.

Comme on le sait, ce sont ces mêmes partisans du capitalisme qui ont par la suite réussi à renverser le pouvoir prolétarien, en 1976. Et puisqu'on parle de violence, on nous permettra de mentionner que ce sont eux, justement, qui ont envoyé l'armée attaquer lâchement les étudiantEs et les ouvrierÈRES qui protestaient sur la Place Tiananmen en 1989...

Qu'en est-il du traitement qui fut réservé aux artistes et aux intellectuelLEs et de cette fameuse politique par laquelle on envoyait les gens travailler à la campagne ?

Les artistes, intellectuelLEs et professionnelLEs n'ont jamais été cibléEs en tant que groupe ou couche sociale distincte pendant la révolution culturelle. Certes, les artistes furent incitéEs à participer au mouvement, notamment en procédant à une auto-évaluation de la façon dont leurs œuvres et pratiques faisaient avancer – ou pas – la révolution. Ils et elles furent invitéEs à inscrire leur travail dans un cadre plus général, celui de la lutte pour créer une société nouvelle. La révolution culturelle chercha à stimuler l'art révolutionnaire, i.e. un art qui fasse intervenir les masses et qui les aide à faire avancer le cours de l'histoire.

Un des objectifs de la révolution culturelle était de briser avec les énormes disparités qui existaient alors en cette matière. Les artistes, intellectuelLEs et professionnelLEs étaient concentréEs dans les villes, et leur travail était en bonne partie coupé de la grande majorité de la société, en particulier de ce 80 % de la population qui vivait à la campagne. La révolution culturelle a donné naissance à de vastes discussions sur la nécessité de réduire les inégalités de cette sorte, entre travail manuel et intellectuel, entre ville et campagne, entre l'industrie et l'agriculture, de même qu'entre les hommes et les femmes.

Artistes, médecins, hommes et femmes de science et technicienNEs furent invitéEs à se lier aux ouvrierÈRES et aux paysanNEs ; à faire en sorte que leurs qualifications servent à satisfaire les besoins sociaux ; à partager la vie des masses travailleuses ; à partager leurs connaissances ; et également à apprendre des masses. De fait, un grand nombre de jeunes et de professionnelLEs ont répondu positivement à cet appel de Mao visant à *servir le peuple* et sont alléEs volontairement à la campagne.

Ceci dit, pour que ce changement de mentalité atteigne une certaine pérennité, il était également nécessaire que de nouvelles politiques sociales soient institutionnalisées. Ainsi, on a exigé des diplôméEs des lycées qu'ils et elles passent ensuite au moins deux ans dans les villages ou les usines en milieu rural avant de pouvoir entrer à l'université. Il y avait donc là, certes, un élément de coercition : mais il faut comprendre que toute coercition n'est pas nécessairement mauvaise. Ainsi, est-ce qu'il aurait fallu s'opposer à la fin de la ségrégation raciale dans le sud des États-Unis, sous prétexte qu'il s'agissait là d'une mesure coercitive, qui fut imposée de force dans les écoles ? Pour plusieurs intellectuelLEs, le fait d'abandonner leurs privilèges et de se lier aux masses à la campagne constitua une expérience à la fois fructueuse et précieuse.⁵

4 Han Suyin, *Le vent dans ma poche*, Paris, LGF - Livre de Poche, 1976, deuxième partie, aux chapitres 3 à 5.

5 Voir par exemple, Xueping ZHONG et autres, *Some of Us: Chinese Women Growing Up in the Mao Era*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2001.

LE MAOÏSME, NOTRE ARME DE COMBAT

Les attaques portées à l'endroit de la révolution culturelle, qui prétendent qu'elle a « ruiné les vies » et « détruit les carrières » de certaines personnes, visent de fait le cœur même de ce qu'elle fut et les politiques sociales radicalement anti-élitistes qui furent alors mises en place.

On dit souvent que la politique visant à envoyer les médecins, ingénieurs, intellectuelLes et autres personnes éduquées à la campagne était pour eux et elles une sorte de « punition ». Mais encore là, il faut se replacer dans le contexte socio-économique de l'époque, et notamment de la volonté de la Chine d'atteindre un développement équilibré et égalitaire. Les pays du tiers monde, on le sait, font face à de graves problèmes d'urbanisation chaotique et de développement inégal : les villes y deviennent vite surpeuplées et connaissent des problèmes environnementaux quasi insurmontables, entourées par des bidonvilles sordides ; elles doivent faire face à un afflux massif des migrantEs en provenance de la campagne, qui arrivent difficilement à trouver du travail ; les politiques économiques, le système d'éducation et les infrastructures sanitaires y sont souvent détournés pour satisfaire en tout premier lieu les besoins des mieux nantis, au détriment des plus pauvres (en milieu urbain comme à la campagne).

La Chine maoïste cherchait consciemment à éviter cette espèce d'hypertrophie urbaine qui caractérise le modèle occidental, en assurant un développement industriel et agricole intégré, en décentralisant les capacités de production, et en combattant les inégalités

inter-régionales. On appliqua une stratégie de développement qui tenait compte du bien-être de la campagne et donnait priorité aux besoins de ceux et celles qui avaient été exploités et négligés auparavant.

Oui mais, il y a de nombreux témoignages de première main, qui relatent les souffrances personnelles de ceux et celles qui ont vécu la révolution culturelle.

Les différentes classes et leurs représentants sur la scène littéraire ont des conceptions bien différentes de ce qui est juste et de ce qui est erroné, de ce qui est « horrible » et de ce qui est « libérateur ». Le fait que quelqu'un ait vécu personnellement tel ou tel événement ne change rien à ce phénomène et ne lui confère pas nécessairement une plus grande perspicacité.

Il y a effectivement un certain nombre de professionnels, relativement privilégiés (spécialement en milieu urbain), qui se sont sentis « injustement traités » lors de la révolution culturelle. Ces gens ont été soumis à la critique ; leurs routines de vie normales ont été perturbées ; leurs privilèges ont été réduits. Telles sont les « blessures » dont ils ont souffert et qu'ils nous racontent aujourd'hui... en y ajoutant sans doute un peu d'exagération. On ne doit pas s'étonner que leurs travaux soient encensés et largement promus aux États-Unis et en Chine, où les ennemis de la révolution culturelle se sont emparés du pouvoir en 1976. Les évaluations et les comptes rendus positifs de la révolution culturelle, quant à eux, qui présentent ce qu'elle a signifié pour une bonne partie des masses travailleuses, ne sont généralement pas publiés par les grandes maisons d'édition.

Mais pensons-y un instant : quelle sorte de bilan de la révolution française obtiendrait-on de la part d'un « témoin » qui eût fait partie de l'ancienne aristocratie ? Qu'apprendrait-on de la guerre civile sous la plume d'un membre de la petite noblesse qui possédait les plantations aux États-Unis ? Ou encore, plus près de nous, que pourrait-on tirer comme conclusion du témoignage d'un Blanc qui se plaindrait de n'avoir pu être admis à l'école de droit de son choix, en raison des programmes d'accès à l'égalité qui favorisent l'admission des Afro-AméricainEs ? Il va de soi qu'on considérerait de tels comptes rendus, provenant de témoins tout aussi « oculaires » qu'ils soient, comme étant profondément biaisés à l'encontre de ces importants changements sociaux qui se sont produits.

Il en est de même avec la révolution culturelle. Les forces sociales privilégiées ont vu (et déformé) la révolution culturelle à travers leurs propres lentilles.



Cela ne veut pas dire pour autant qu'on n'ait rien à apprendre de leurs témoignages, ou encore qu'aucune erreur n'ait été commise dans la façon dont certains ont pu être traités. Mais ces récits, fortement personnels, reflètent bien mal les événements réels, le mouvement de masse et les principaux courants qui ont traversé la révolution culturelle. Plus souvent qu'autrement, ces témoignages obscurcissent les intérêts de classe et les enjeux sociaux qui étaient au cœur des oppositions et des conflits qui ont marqué cette période.

Pouvez-vous faire état de quelques-unes des véritables réalisations de la GRCP ?

En tout premier lieu, ce sur quoi il faut insister, c'est que la révolution culturelle a permis de maintenir la dictature du prolétariat et d'empêcher les capitalistes de reprendre le pouvoir pendant une période non négligeable de 10 ans, de 1966 à 1976. La GRCP a également mené à des changements sociaux et institutionnels profonds, autour du principe de *servir le peuple*. En voici quelques exemples :

- *En matière d'éducation* : Les universités chinoises – qui au début des années 1960 étaient encore la chasse gardée des fils et des filles des grands intellectuels, des cadres et des anciennes classes privilégiées – furent complètement transformées. Les programmes d'études ont été révisés de fond en comble, de façon à ce qu'ils satisfassent les besoins d'une société égalitaire en construction. Les méthodes pédagogiques autocratiques ont été critiquées. À tous les niveaux, on s'est mis à considérer l'éducation comme étant bien plus qu'un simple procédé de transmission des connaissances à l'intérieur d'une salle de classe, mais plutôt comme un vaste chantier de lutte et de construction, lié au développement social. Les études et la recherche furent adaptées aux exigences de la production. La politique révolutionnaire et l'éducation politique furent intégrées au processus éducatif.

En outre, la révolution culturelle a remis en question la vieille conception voulant que l'éducation soit un moyen de promotion sociale et que les qualifications et connaissances qu'on y acquiert servent à asseoir ses privilèges sur autrui. Elle a favorisé la propagation de nouvelles valeurs, comme par exemple l'idée que l'acquisition et l'utilisation des connaissances doivent d'abord servir au bien-être collectif.

Les universités ont été contraintes d'adopter des politiques d'admission beaucoup plus ouvertes : au début des années 1970, les étudiantEs d'origine ouvrière et paysanne composaient désormais l'immense majorité de la population étudiante. Dans les

zones rurales, les ressources éducatives ont augmenté de manière spectaculaire : à titre d'exemple, le nombre d'inscritEs dans les écoles dites « intermédiaires » a augmenté de 15 à 58 millions.⁶ L'accusation voulant que la révolution culturelle fut « une décennie gaspillée » au niveau du système d'éducation est donc une pure déformation et un autre exemple du biais qui anime les classes privilégiées.

- *Dans le domaine culturel* : Les « œuvres révolutionnaires modèles » qui ont été développées et produites dans les domaines de l'opéra et du ballet mettaient l'emphase sur la vie des ouvrierÈRES et des paysanNES et leur résistance à l'oppression, en lieu et place de ces vieux drames qui se passaient uniquement dans les cours impériales. Les techniques occidentales furent intégrées aux formes chinoises traditionnelles ; de nombreuses œuvres, notamment, ont cherché à présenter une nouvelle image des femmes, capables de défier les anciens rapports patriarcaux.

Il y eut une véritable explosion de créativité parmi les masses : nouvelles littéraires, poésie, peinture et sculpture, musique et danse – les productions se sont multipliées. Des troupes culturelles et groupes de production cinématographique ont été mis sur pied à la campagne. De 1972 à 1975, quatre expositions différentes ont été organisées au Musée des Beaux-arts de Beijing, dans lesquelles 65 % de œuvres présentées avaient été créées par des artistes amateurs ; ces expositions ont attiré plus de 7,8 millions de visiteursSES – un record qui n'avait jamais été atteint avant la révolution culturelle.⁷

L'auteur M.C.F. Gao, qui a participé à la révolution culturelle, décrit ainsi l'impact de la culture nouvelle dans les villages comme le sien : « Pour la première fois, les villageois ont organisé des troupes de théâtre et offert des représentations incorporant le contenu et la forme des huit grands opéras modèles de Beijing, adaptés dans la langue et avec le style musical locaux. Non seulement les villageois se sont-ils ainsi amusés et divertis, mais ils ont également appris à lire et à écrire par ce moyen. Des rassemblements et des compétitions sportives étaient également organisées en collaboration avec d'autres villages. L'ensemble de ces activités ont fourni aux villageois des occasions de se réunir, de communiquer, de tomber amoureux. Ces activités leur ont donné un sentiment de discipline et d'organisation et ont créé un espace public où les réunions et les communications ont pu dépasser les traditionnels clans de ménage et de village. Cela ne s'était jamais produit auparavant, et ça ne s'est jamais reproduit depuis. »

6 Dongping HAN, *The Unknown Cultural Revolution: Educational Reforms and Their Impact on China's Rural Development*, New York, Garland Publishing, 2000, p. 88 ; Suzanne PEPPER, « Education », dans Roderick MACFARQUHAR et John K. FAIRBANK (dir.), *The Cambridge History of China*, vol. XV, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 416 ; Ruth GAMBERG, *Red and Expert: Education in the People's Republic of China*, New York, Schocken, 1977.

7 M.C.F. GAO, *op. cit.*, note 2, p. 427-430.

• *En matière d'économie et de gestion* : Dans les usines et les autres lieux de travail, les formes traditionnelles de gestion individuelle furent abandonnées. Elles ont été remplacées par des comités de gestion dits des *trois en un*, combinant la participation de simples ouvrières et ouvriers, de technicienNEs et spécialistes, et de membres du Parti. Ces nouveaux comités avaient pour tâche de voir à la gestion quotidienne des usines et des lieux de travail. Les ouvrières et ouvriers se voyaient accorder du temps pour s'impliquer dans la gestion de leur entreprise, tandis que les cadres se voyaient eux aussi accorder du temps pour pouvoir mettre la main à la pâte, sur le « plancher des vaches ». ⁸

• *De nouvelles façons de mener le travail scientifique* : Une politique dite de « recherche à portes ouvertes » fut introduite. On a ouvert des centres de recherche à la campagne, pour permettre aux paysanNEs d'y avoir accès ; les laboratoires ont littéralement ouvert leurs portes aux ouvrières et ouvriers ; et les universités ont été incitées à installer des laboratoires de recherche en périphérie, dans les usines et les quartiers environnants. Des manuels de vulgarisation ont également été publiés en grand nombre, afin de rendre les connaissances scientifiques accessibles aux masses populaires. ⁹

LECTURES COMPLÉMENTAIRES :

Une révolution dans la révolution..., dossier paru en septembre 1996 dans les pages du journal *Socialisme Maintenant !* (n° 81), disponible sur le site Web du PCR(co) sous la rubrique « Publications », puis « Autres documents ».

Vive le 50^e anniversaire de la révolution chinoise !, article paru dans la revue *Socialisme Maintenant !* (n° 5, hiver 2000), également disponible sur le site Web du PCR(co).

Pour ceux et celles qui voudraient aller plus loin :

Histoire de la révolution culturelle prolétarienne en Chine, de Jean Daubier (en deux volumes, disponible en photocopies au coût de 10 \$)

Et pour les camarades anglophones :

They Made Revolution Within The Revolution, de Iris Hunter (une brochure publiée par le RCP, USA, disponible en photocopies au coût de 2 \$)

propulser la révolution socialiste vers le communisme, ce qui suppose l'élimination totale des classes et des rapports d'oppression. L'histoire n'avait jamais connu jusque là un mouvement et une lutte d'une telle envergure, guidés de façon aussi consciente par une orientation politique révolutionnaire. Elle n'avait jamais connu une tentative de transformation aussi radicale des rapports économiques, des institutions sociales et politiques, de la culture, des anciennes habitudes et des vieilles idées.

Des erreurs ont-elles été commises ? Des « défauts » se sont-ils exprimés pendant cette période ? Bien sûr que oui, et même sans doute certaines de ces erreurs furent-elles assez sérieuses. Mais lorsqu'on les replace dans le contexte des énormes réalisations qui ont été accomplies, et plus encore lorsqu'on les confronte aux horreurs de la société capitaliste actuelle, ces erreurs apparaissent comme étant bien secondaires.

Quoiqu'il en soit, il est évident que la révolution communiste ne peut pas s'en tenir à ce qui a été déjà réalisé. Les communistes doivent apprendre de leur propre expérience, et ce de manière critique, et ne pas craindre de s'interroger, de façon à pouvoir progresser et à faire encore mieux dans l'avenir. C'est à cette tâche que se consacre le mouvement maoïste du nouveau siècle qui vient de débiter. ¹⁰

Alors, que conclure de tout ça ?

La Grande Révolution culturelle prolétarienne fut un événement historique sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Dans une situation où un système socialiste avait déjà été établi, Mao et les révolutionnaires au sein du Parti communiste chinois ont su faire appel à l'initiative et à la créativité des masses pour empêcher la restauration du vieil ordre social et

8 Voir Stephen ANDORS, *China's Industrial Revolution*, New York, Pantheon, 1977.

9 Voir SCIENCE FOR THE PEOPLE, *China: Science Walks on Two Legs*, New York, Avon, 1974.

10 Pour des exemples du type de réflexion qui anime aujourd'hui le mouvement communiste international, les camarades du RCP, USA suggèrent la lecture de ces ouvrages de Bob Avakian : « Grasp Revolution, Promote Production—Questions of Outlook and Method » ; « Reaching for the Heights and Flying Without a Safety Net » ; et « Dictatorship and Democracy, And the Socialist Transition to Communism » (ces documents sont tous disponibles sur rwor.org).

Questions à discuter

- 1) Tout au long de la révolution culturelle, Mao et ses alliés ont constamment insisté pour que le Parti garde le contrôle sur la situation. Ne devrions-nous pas admettre qu'en fait, ces gens-là se sont servis des masses pour promouvoir leurs propres intérêts à l'intérieur de l'appareil ?
- 2) La révolution culturelle a vu l'émergence d'un véritable culte à l'endroit de Mao. Cela n'est-il pas contradictoire avec le fait qu'on cherchait à renforcer le pouvoir des masses, plutôt que celui des dirigeants (du moins, c'est bien ce qu'on disait) ?
- 3) Tout de suite après la mort de Mao, on a mis fin officiellement à la révolution culturelle, et les dirigeants qui avaient été exclus du Parti, comme Deng Xiaoping, ont immédiatement repris le pouvoir. Cela ne prouve-t-il pas que la révolution culturelle, telle que conçue par Mao, fut une erreur monumentale ?
- 4) À la limite, peut-être la révolution culturelle était-elle pertinente pour la Chine, mais pense-t-on réellement qu'on fera avancer le socialisme dans un pays comme le Canada en brandissant le *Petit livre rouge* ?

- 1 Les grandes étapes de la révolution chinoise
- 2 Fondements du maoïsme
- 3 La GRCP, une « révolution dans la révolution »
- 4 Les dessous du conflit sino-soviétique**
- 5 Mythes et réalité (questions et réponses)

Le mouvement marxiste-léniniste moderne, tel qu'on l'a connu à ses plus beaux jours dans les années 1970, tire ses origines de la grande controverse qui a opposé l'URSS à la Chine, principalement à partir de la tenue du 20^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) en 1956, et dont le point culminant a sans doute été atteint sept ans plus tard avec la publication par le Parti communiste chinois (PCC) d'une lettre ouverte intitulée « *Propositions concernant la ligne générale du mouvement communiste international* », mieux connue sous le nom de « *Lettre en 25 points* ». La polémique qui a fait rage tout au cours de ces années a permis aux communistes chinois de lever le voile sur le développement d'une nouvelle forme de cancer qui s'appliquait à gangrener le mouvement communiste international, cancer qu'ils ont eux-mêmes qualifié de « révisionnisme moderne ». Le PCC voulait ainsi le distinguer, tout en y faisant référence, du révisionnisme « ancien », apparu à la fin du 19^e siècle et qui avait effectivement entrepris la tâche de réviser la doctrine de Marx et Engels, prétextant l'émergence de conditions économiques et politiques nouvelles (telles le développement des monopoles et de l'impérialisme). Lénine avait pris la responsabilité de diriger la lutte contre ce courant, alors dominant dans le mouvement ouvrier et qui a joué un rôle particulièrement néfaste lors de la Première Guerre mondiale. De la lutte idéologique et politique menée par Lénine et ses partisans et partisanes devait éventuellement triompher la ligne qui servira de guide à la Révolution d'octobre en Russie et à la formation de la 3^e Internationale communiste.

C'est la présentation du fameux « rapport secret » de Khrouchtchev au 20^e congrès du PCUS, qui présentait un désaveu complet des « crimes » perpétrés par Staline, qui a tout d'abord mis la puce à l'oreille des communistes chinois. Non pas que ceux-ci n'aient pas eu de bonnes raisons de critiquer Staline ; mais ils y voyaient – avec raison – une tentative d'affaiblir le mouvement communiste international au profit des grandes puissances impérialistes, qui étaient déjà engagées dans une bataille à finir contre le « stalinisme » (c'est-à-dire, plus précisément, contre l'existence du camp socialiste).

D'une controverse qui s'était amorcée au départ de manière larvée, la polémique allait éventuellement prendre une tournure publique et atteindre un degré de férocité qu'illustre bien la décision prise par les Soviétiques en août 1960 de rappeler en URSS tous leurs techniciens et d'annuler sans autre avis tous les programmes qu'ils avaient mis en place pour aider au développement de l'industrie chinoise.

Cette polémique sans précédent allait entraîner des conséquences graves pour l'avenir du mouvement

communiste international. Si la grande majorité des partis communistes, à l'exception notable du Parti du travail d'Albanie, se sont finalement ralliés aux thèses soviétiques (une minorité de partis, notamment ceux du Vietnam et de la Corée du Nord, ont néanmoins préféré rester « neutres » dans le conflit, préférant se ménager plusieurs portes de sortie), il n'est d'organisations révolutionnaires nulle part au monde à n'avoir été entraînées dans la polémique sino-soviétique.

Qu'il s'agisse de scissions au sein des partis communistes existants ou encore de la création d'organisations carrément nouvelles sur la base de la critique des positions soviétiques, la polémique menée par les communistes chinois a eu un impact majeur sur l'orientation et la configuration du mouvement communiste international.

En amorçant la critique ouverte de ce qui s'avérait effectivement un danger mortel pour le mouvement communiste, les dirigeants et dirigeants du PCC ont non seulement défendu et éventuellement favorisé le développement de la ligne marxiste-léniniste-maoïste sur le plan théorique : ils ont en fait sauvé en



« Nier les principes fondamentaux du marxisme et nier sa vérité universelle, c'est du révisionnisme... Les révisionnistes effacent la différence entre le socialisme et le capitalisme, entre la dictature du prolétariat et celle de la bourgeoisie... Une tâche importante nous incombe sur le front idéologique, celle de développer la critique contre le révisionnisme. »

Mao ZEDONG

LE MAOÏSME, NOTRE ARME DE COMBAT

pratique l'avenir du mouvement communiste, à un moment où on allait assister à une montée importante des luttes de la classe ouvrière et des peuples opprimés, en particulier à la fin des années 1960 et au début des années 1970, tout en ouvrant également la porte à la consolidation de la révolution chinoise elle-même, avec le déclenchement de la Grande Révolution culturelle prolétarienne en 1966. Aujourd'hui, on doit considérer les acquis théoriques et politiques de la lutte contre le révisionnisme moderne comme partie intégrante du programme communiste révolutionnaire.

Il y en a, comme le Parti du travail de Belgique de Ludo Martens et les différentes moutures du « Parti communiste du Québec », qui remettent en cause l'importance de la polémique sino-soviétique et, sans trop de principes, en appellent à « rétablir l'unité du mouvement communiste international », telle qu'elle existait auparavant. Martens va jusqu'à dire que durant plusieurs années, Mao et le PC chinois avaient pu travailler avec le PCUS sans qu'il y ait rupture et que celle-ci se serait faite sur des bases erronées, nationalistes et tiers-mondistes. En réalité, cette rupture s'est faite sur la base de la fidélité aux principes marxistes-léninistes.

Rétrospectivement, du 20^e congrès du PCUS en 1956 jusqu'à la rupture de 1963, il apparaît clairement que la direction soviétique épousait une ligne de développement du capitalisme d'État et qu'elle souhaitait, de manière sournoise, entraîner l'ensemble des partis communistes dans celle-ci. Dans les pays capitalistes avancés, voire ailleurs dans le monde, l'opportunisme de droite avait gangrené sévèrement les partis communistes et, après 1956, s'était accommodé allègrement du changement de ligne en URSS. Ce que le PCC appela les « trois pacifiques » (i.e. le **passage pacifique au socialisme**, la **coexistence pacifique** et la **compétition pacifique entre des systèmes sociaux distincts**) était une position facilement défendable pour des courants petits-bourgeois qui ne voulaient pas rompre violemment avec le capitalisme.

La position défendue par le PCUS présentait aussi une vision bien limitée du socialisme ; pour les révisionnistes, le socialisme ne servait plus qu'à augmenter le niveau de consommation du prolétariat sans qu'on pose véritablement la question

de l'exercice réel du pouvoir, par quelle classe. Selon cette vision, il suffisait que les bureaucrates organisent correctement la production et la distribution des biens avec la présence formelle d'un Parti communiste au pouvoir pour qu'on puisse parler de « socialisme ». Or, quand les forces du peuple ne sont pas mobilisées pour mener la lutte pour la production et qu'on maintient encore des privilèges, on peut se demander pourquoi les prolétaires devraient produire davantage, alors même qu'ils et elles n'y ont pas vraiment intérêt ?

N'eut été cette rupture et l'expérience subséquente du mouvement marxiste-léniniste des années 1960 et 1970 avec ses forces et ses faiblesses, nous n'aurions pu faire le bilan de l'expérience socialiste en URSS et en systématiser les acquis théoriques, ayant permis l'émergence d'une nouvelle étape dans la science de la révolution – le marxisme-léninisme-maoïsme. La polémique sino-soviétique n'a peut-être pas permis de tout régler quant à la compréhension de la tactique et de la stratégie révolutionnaires.

Ainsi, pour ce qui est des pays capitalistes avancés, la *Lettre en 25 points* disait que seule la « voie d'octobre » (i.e. la stratégie insurrectionnelle) y était applicable. Cette voie est distincte de celle de la guerre populaire prolongée, telle qu'elle fut appliquée en Chine et ailleurs, dans les pays où la révolution de démocratie nouvelle est à l'ordre du jour. La « voie d'octobre » met l'emphase sur l'attente d'une situation insurrectionnelle, précédée par une longue période de travail légal. Il est désormais évident que cette période de « long et patient travail légal », telle qu'elle a été défendue et comprise par le mouvement communiste international, camoufle le réformisme le plus plat. Néanmoins, pour les auteurs de la *Lettre en 25 points*, cette période préparatoire devait clairement servir à mettre en branle une action effectivement révolutionnaire – ce que, à l'évidence, la ligne du passage pacifique au socialisme ne faisait pas.

Le 20^e congrès du PCUS et ses conséquences

La critique de Staline était accompagnée par toute une série de thèses suspectes. Le 20^e congrès du PCUS reformula la vision léniniste de la coexistence pacifique. Selon

la nouvelle vision révisionniste, les guerres étaient évitables et surtout, elles devaient être évitées à tout prix, étant donné le danger posé par l'invention de la bombe atomique.

Antérieurement, du fait qu'il n'y avait pas d'armes aussi destructives, on pouvait admettre qu'il y ait des confrontations entre différents pays ; mais dorénavant, ce n'était plus envisageable. Les communistes devaient se contenter de participer au mouvement mondial pour la paix et s'appuyer seulement sur le côté dynamique de l'économie des pays socialistes (qui connaissaient encore des hauts taux de croissance, de beaucoup supérieurs à ceux connus par les pays capitalistes) pour gagner au socialisme les travailleurs et travailleuses des pays capitalistes et les peuples des pays dominés. Pour les révisionnistes, c'était donc la compétition pacifique entre deux systèmes économiques distincts qui devenait le moteur des changements sociaux.

En même temps qu'on procédait à cette reformulation de la coexistence pacifique, le 20^e congrès privilégiait la possibilité du passage pacifique au socialisme par la voie parlementaire, ainsi que différentes voies alternatives de construction du socialisme, comme celle qui avait été entreprise par la Yougoslavie. Puisqu'on était sûr que les performances économiques de l'URSS allaient tellement impressionner les travailleurs et travailleuses des pays impérialistes et de la Yougoslavie, il ne servait plus à rien d'organiser la révolution ni de dénoncer le révisionnisme titiste (du nom du dirigeant yougoslave, Tito). Les luttes purement syndicales ou démocratiques, la présentation de candidatEs dans les élections bourgeoises de même que les campagnes pour la paix devenaient les seules tâches des partis communistes des pays capitalistes avancés.

Pour ce qui est de la Yougoslavie, admettre que ce pays était socialiste malgré la rupture complète avec l'URSS de Staline en 1948, le développement des rapports marchands et capitalistes et l'aide économique de l'impérialisme américain et des autres puissances capitalistes européennes revenait à dire qu'on pouvait être conciliant avec les forces capitalistes et impérialistes, qui se servaient du révisionnisme yougoslave pour propager leur venin. C'est vrai que depuis 1954, l'URSS avait commencé à rétablir ses relations avec la Yougoslavie. La Chine ne s'y était d'ailleurs pas opposée

à l'époque. Par contre, après le rôle joué par la Yougoslavie dans les troubles en Hongrie en 1956, où une clique de renégats pro-impérialistes tenta d'imposer une « démocratisation » du régime, il ne faisait plus de doute que les Yougoslaves étaient prêts à intervenir dans les affaires internes des autres pays d'Europe de l'Est, notamment l'Albanie qu'ils auraient bien aimé annexer après la Seconde Guerre mondiale.

C'est donc dire que le 20^e congrès adopta une orientation dangereuse pour le développement du mouvement communiste ; mais il n'entraîna pas encore une véritable rupture, comme ce sera le cas en 1963, quand il devint clair qu'il n'était plus possible d'envisager un retournement de ligne au sein du PCUS. Il y eut donc, en 1957 et en 1960, deux conférences internationales des partis communistes et ouvriers, où on discuta de la tactique du mouvement communiste international.

À la conférence de 1957, on adopta une déclaration finale, dans laquelle le PCC réussit à faire reconnaître que « *la prise du pouvoir par la classe ouvrière n'est que le début de la révolution, et non son couronnement* » et qu'il s'écoulera « *un laps de temps assez prolongé* » avant de savoir qui l'emportera – le capitalisme ou le socialisme ? De même, la déclaration contenait une définition du révisionnisme moderne : « *L'existence de l'influence bourgeoise est l'origine intérieure du révisionnisme, tandis que la capitulation devant la pression de l'impérialisme est son origine extérieure.* » Cependant, cette déclaration faisait encore référence au 20^e congrès du PCUS comme un événement positif, référence à laquelle la délégation chinoise ne s'opposa pas trop pour des raisons tactiques. Néanmoins, le PCC, dont la délégation était dirigée par Mao lui-même, en profita pour faire connaître ses *Thèses sur le problème du passage pacifique* au socialisme, dans lesquelles les divergences apparaissaient clairement.

Toujours à la conférence de 1957, Mao fit également cette déclaration : « *Pour combattre l'ennemi, nous avons formé, au cours d'une longue période, ce concept, à savoir que, du point de vue stratégique, nous devons mépriser tous les ennemis, et, du point de vue tactique, en tenir pleinement compte. En d'autres termes, nous devons mépriser l'ennemi dans son ensemble, mais en tenir sérieusement compte en ce*

qui concerne chaque question concrète. Si nous ne méprisons pas l'ennemi dans son ensemble, nous tomberons dans l'opportunisme. Marx et Engels n'étaient que deux, pourtant ils affirmaient déjà que le capitalisme serait renversé dans le monde entier. Mais sur les questions concrètes et sur les questions se rapportant à chaque ennemi en particulier, si nous ne tenons pas suffisamment compte de l'ennemi, nous tomberons dans l'aventurisme. » Puis d'ajouter, pour résumer le tout : « *Tous les réactionnaires réputés puissants ne sont en réalité que des tigres en papier.* »

En disant qu'il fallait mépriser stratégiquement l'ennemi, cela voulait dire qu'il ne fallait pas en avoir peur et qu'il fallait agir en révolutionnaire puisque à terme, les forces communistes ne peuvent que gagner. Ce n'était donc pas parce que les impérialistes détenaient la bombe atomique qu'il fallait en avoir peur. Cependant, tactiquement, il ne fallait pas agir à la légère.

Dans les pays socialistes, le révisionnisme pouvait se rétablir en faisant des concessions aux forces du marché et du capitalisme, comme ce fut le cas en Yougoslavie. Dans les pays capitalistes, l'intervention dans les mouvements réformistes ou démocratiques ou encore dans les parlements bourgeois pouvait transformer les partis communistes en partis révisionnistes, s'ils en venaient à faire trop de concessions tactiques à travers leurs différentes pratiques. Privilégier la seule intervention dans les mouvements démocratiques ou pour la paix sans préparer les masses prolétariennes à l'action révolutionnaire représentait déjà une concession tactique très grande à la bourgeoisie et une sous-estimation évidente du danger révisionniste. Ce qui justifiait cette pratique opportuniste des partis communistes des pays capitalistes était le désir de ne combattre que le seul capitalisme monopoliste privé, ce qui impliquait donc la multiplication d'alliances avec des classes et groupes sociaux distincts, entraînant la paralysie de l'action révolutionnaire des partis communistes. De toute manière, croyait-on, la « *compétition pacifique entre systèmes sociaux distincts* » allait permettre la victoire du socialisme...

La sous-estimation du danger du révisionnisme titiste revenait à négliger la puissance du capitalisme dans les autres pays du camp socialiste. Si on sous-estimait les

aspects de rétablissement du capitalisme en Yougoslavie de même que son rôle pro-impérialiste, on pouvait aussi sous-estimer les forces du marché subsistantes dans les autres pays d'Europe de l'Est et ne pas mettre en place des politiques justes pour les combattre. C'est ce qui se confirmera avec le temps en URSS.

Depuis l'arrivée des communistes au pouvoir en Chine, l'impérialisme américain n'avait pas cessé de se livrer à des provocations contre ce pays. Ce fut le cas pendant la guerre de Corée, quand les États-Unis menacèrent d'utiliser l'arme atomique contre la Chine. Il y avait encore la question de Taiwan, territoire chinois que les impérialistes occupaient par l'intermédiaire du gouvernement fantoche de Chiang Kai-shek. Il y avait aussi certains contentieux avec l'Inde qui lors de l'occupation britannique, avait pris possession de certains territoires historiquement chinois. Étant donné que l'URSS craignait la bombe atomique, c'est donc dire que les impérialistes pouvaient provoquer la Chine comme ils le souhaitaient, avec tous les prétextes imaginables. La Chine ne pouvait que se sentir menacée.

En octobre 1957, un peu avant la conférence internationale des partis communistes, l'URSS s'était engagée à apporter une aide militaire, y compris des modèles de bombe atomique à la Chine. En août 1958, il y eut un conflit avec Taiwan. Un peu au même moment, les Chinois avertirent les impérialistes qu'ils ne craignaient pas la bombe atomique et que s'ils l'utilisaient, cela se retournerait contre eux. Le 20 juin 1959, Khrouchtchev répudia unilatéralement ses engagements. Quelques mois plus tard, en septembre, alors qu'il y avait un incident militaire à la frontière sino-indienne, l'URSS fit preuve de remontrances envers la Chine en disant que l'incident était « *stupide* » et « *déplorable* ». Jamais, jusqu'alors, un pays socialiste n'avait fait preuve d'autant de condescendance envers un autre pays socialiste.

Qu'est-ce qui avait motivé cette répudiation unilatérale de la part de l'URSS ? Il y avait bien sûr la ligne de ne pas « *provoquer* » des conflits avec les impérialistes. Il faut savoir aussi qu'en août 1959, Khrouchtchev avait rencontré le ministre de la Défense chinois, Peng Dehuai. Celui-ci lui avait fait part de son opposition aux communes populaires et au Grand Bond en avant.

LE MAOÏSME, NOTRE ARME DE COMBAT

Khrouchtchev ne voyait pas d'un bon œil cette expérience révolutionnaire. Pour lui, le socialisme devait accroître la production de biens et services, ce qui allait convaincre les travailleurs et travailleuses des pays capitalistes de rallier le socialisme. Toujours selon lui, pour s'assurer que le niveau de production augmenta, il fallait que tous les pays socialistes suivent une voie conforme à celle de l'Union soviétique et produisent selon les besoins du « camp socialiste ». Khrouchtchev appelait ça une politique « d'assistance et de soutien mutuels ». La Chine, avec ses ressources naturelles et sa vaste population, était d'une très grande importance économique pour l'URSS, qui suivait une voie de plus en plus capitaliste.

En 1960, la polémique devint plus intense entre l'URSS et la Chine. Le 26 avril, à l'occasion du 90^e anniversaire de la mort de Lénine, le *Quotidien du peuple* publia trois articles qui répondaient aux attaques soviétiques. La polémique n'était cependant pas encore publique et ouverte. En août, Khrouchtchev, même s'il savait que la situation économique y était difficile à cause de calamités naturelles, rappela les techniciens et ingénieurs soviétiques de Chine.

Du 11 au 25 novembre 1960 à Moscou, une nouvelle conférence réunissant 81 partis communistes et ouvriers fut convoquée pour discuter de la ligne tactique. Le Parti du travail d'Albanie y critiqua ouvertement Khrouchtchev, se rangeant ainsi du côté du PCC. Il en ressortit une nouvelle déclaration de compromis entre les positions chinoise et soviétique. On retrouvait cependant une condamnation très nette de la Yougoslavie titiste.

En 1961, le conflit idéologique se poursuivit davantage entre l'Albanie et l'URSS qu'entre la Chine et l'URSS. À vrai dire, il était plus facile pour Khrouchtchev d'attaquer l'Albanie que la Chine. La question yougoslave n'était pas étrangère à ce conflit. Malgré la déclaration de 1960 qui condamnait la Yougoslavie, Khrouchtchev persistait à dire que ce pays était encore socialiste. Le 25 novembre 1961, l'URSS retira son ambassadeur de l'Albanie et demanda à ce pays d'en faire autant. L'URSS suspendit son aide économique à l'Albanie qui, l'année d'après, put compter sur l'appui économique de la Chine.

En 1962, il y eut plusieurs confirmations indiquant que la gangrène révisionniste atteignait sévèrement plusieurs partis communistes. La ligne révisionniste s'affichait clairement dans des congrès de partis communistes occidentaux, notamment celui du Parti communiste italien. La crise des missiles à Cuba au mois d'octobre 1962 montra aussi combien l'URSS pliait devant les États-Unis et n'était plus un appui sérieux pour les pays socialistes et les nations dominées qui menaient la lutte contre l'impérialisme.

À cette époque, il y avait un vaste mouvement pour la décolonisation, et plusieurs conditions existaient pour faire avancer la cause du socialisme. Puisque l'URSS ne démontrait pas un ferme soutien à ce mouvement, celui-ci a pu être récupéré par des forces timorées prêtes à collaborer avec l'impérialisme. Dans les faits, Khrouchtchev était tellement obnubilé par sa « compétition pacifique entre des systèmes sociaux distincts » et croyait tellement que la forte croissance de la production était quelque chose d'acquis pour l'URSS qu'il ne voyait pas dans le mouvement de libération nationale anti-impérialiste une force dynamique pour la révolution mondiale. Pour les nations dominées par l'impérialisme, l'aide étrangère que leur fournissait l'URSS représentait une force beaucoup plus importante que la mise en place de partis communistes conscients qui auraient lutté effectivement contre l'impérialisme et organisé concrètement les masses vers la construction du socialisme.

Pour Khrouchtchev, le mouvement ouvrier des pays capitalistes représentait encore une force dynamique pour le mouvement communiste. Il confondait mouvement ouvrier organisé et lutte des classes. Il oubliait qu'il y avait des facteurs subjectifs très négatifs alimentés par l'existence d'une social-démocratie et d'une aristocratie ouvrière très puissante et sous-estimait l'importance du parti dans la conscience de classe. En pratique, Khrouchtchev espérait beaucoup des résultats électoraux des PC occidentaux et de leur implication dans les luttes réformistes et démocratiques, ce à quoi se résumait pour lui la lutte des classes dans les pays capitalistes avancés. Ce rôle des partis communistes des pays capitalistes avancés était pour lui bien plus important que le mouvement révolutionnaire qui se dessinait dans les nations dominées. Cette attitude se reflétait dans le

rapport des partis communistes occidentaux avec les luttes de libération nationale, comme ce fut le cas avec le Parti communiste français et son attitude plus que douteuse durant la guerre d'Algérie.

En fait, plus le temps avançait, plus il devenait évident que l'URSS ne voulait pas développer les forces de la révolution. Dans les nations dominées, elle ne donnait pas un appui réel aux forces effectivement révolutionnaires. Dans les pays impérialistes, les partis communistes agissaient en révisionnistes et ne pratiquaient que le réformisme. Dans les pays où il y avait eu des révolutions socialistes et où subsistaient encore des acquis révolutionnaires, les partis au pouvoir pratiquaient aussi une politique révisionniste et donnaient un appui concret aux forces qui tentaient d'une manière ou d'une autre de faire progresser la voie capitaliste.

En 1963, malgré la multiplication des échanges et des rencontres internationales, il devenait clair que Khrouchtchev était un fieffé révisionniste et qu'il suivait la même politique que le renégat Tito. L'URSS avait joué un rôle positif dans la révolution et il valait la peine de mener une lutte pour tenter de ramener le PCUS sur la voie révolutionnaire marxiste-léniniste. Il arriva cependant un temps où les compromis n'étaient plus possibles. Le 14 juin 1963, en réponse à une lettre du Comité central du PCUS, le PCC fit circuler parmi les partis communistes du monde entier ses « *propositions concernant la ligne générale du mouvement communiste international* ». Cette lettre ouverte comportait 25 points. Un mois plus tard, le PCUS publiera à son tour une lettre ouverte adressée à ses propres organisations membres. C'était une réponse officieuse à la *lettre en 25 points* du PCC ; par son style ordurier, elle consacra la rupture entre la Chine et l'URSS. À partir de ce moment, un nouveau mouvement révolutionnaire se réorganisa.

En 1964, l'URSS écartera Khrouchtchev du pouvoir pour le remplacer par Brejnev. Celui-ci cependant poursuivra la politique révisionniste de son prédécesseur. Au lieu d'apaiser les tensions avec la Chine, il les exacerbera, notamment en provoquant des troubles frontaliers.

Les principaux objets de la polémique

La polémique entre la Chine et l'URSS s'est déroulée autour d'une vaste série de questions, qu'on peut néanmoins regrouper autour de trois grands thèmes : le rapport du « camp socialiste » et des pays du tiers-monde face à l'impérialisme ; les perspectives de lutte pour le socialisme dans les pays capitalistes avancés ; la conception du socialisme et de la dictature du prolétariat.

- *Le rapport du « camp socialiste » et des pays du tiers-monde face à l'impérialisme*

Une des premières sources de désaccord entre la Chine et l'URSS est apparue sur la question dite de la « coexistence pacifique » entre les pays socialistes et les pays capitalistes. Pour les Chinois, comme pour Lénine après la fondation de l'Union soviétique, la coexistence pacifique était vue comme le résultat temporaire d'un rapport de force imposé aux États bourgeois pour les empêcher de s'en prendre militairement aux pays socialistes. Il s'agissait aussi d'une affirmation solennelle à l'effet qu'un pays socialiste ne pouvait être par nature un pays agresseur et qu'il n'allait en conséquence s'en prendre à aucun autre pays. Ce qui n'empêchait nullement Lénine, tout autant que les communistes chinois, de considérer que les puissances capitalistes étaient intrinsèquement vouées à la destruction des pays socialistes, donc que le conflit entre eux était à long terme inévitable.

Khrouchtchev et les dirigeants soviétiques considéraient quant à eux qu'étant donné le développement des armes atomiques (que l'URSS était désormais en mesure de produire elle aussi), les grandes puissances avaient dorénavant un intérêt objectif à « régler les questions litigieuses par la négociation pacifique », au risque de se voir tout simplement anéanties. Les pourparlers entre l'URSS et les « hommes de bonne volonté », qu'on retrouvait selon eux dans l'entourage du président des États-Unis, en vue de faire progresser la « détente » et le « désarmement », étaient considérés par le PCUS comme étant au centre de la politique mondiale. En conséquence de quoi, toute action susceptible d'exciter les sentiments revanchards des impérialistes, et donc de nuire à ces pourparlers, allait être vue comme une « provo-

cation aventuriste », à laquelle il fallait s'opposer. L'Union soviétique allait ainsi être amenée à s'opposer ouvertement à l'extension des luttes révolutionnaires, qu'elle considérait plutôt devoir éteindre.

Contrairement au point de vue voulant que les négociations entre les États-Unis et l'URSS devaient être considérées comme étant au centre de la stratégie révolutionnaire, les communistes chinois ont alors développé l'idée que les pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine constituaient désormais « la principale zone des tempêtes de la révolution mondiale », i.e. que la lutte des peuples des pays opprimés par l'impérialisme représentait le principal défi au système capitaliste.

Alors que les Soviétiques s'en tenaient pour ces pays à soutenir leurs luttes pour l'indépendance politique et proposaient bien souvent aux communistes qu'ils influençaient de se ranger derrière la bourgeoisie nationale, le Parti communiste chinois considérait que tout en unissant toutes les classes opposées à l'impérialisme et à la domination étrangère (incluant donc, dans certaines circonstances, la bourgeoisie nationale), les luttes de libération nationale devaient être absolument dirigées par le prolétariat et son parti marxiste-léniniste, parce que sinon, la bourgeoisie nationale une fois au pouvoir allait inévitablement pactiser avec l'impérialisme, après avoir conquis l'indépendance, et s'opposer à ce que la révolution progresse à une étape supérieure. C'était là l'application des idées de Mao Zedong sur la révolution de « démocratie nouvelle ».

- *Les perspectives de lutte pour le socialisme dans les pays capitalistes avancés*

De la thèse voulant que la coexistence pacifique constituait désormais « le fondement stratégique du communisme » telle que la formulaient les Soviétiques, ceux-ci en sont également venus à élaborer un nouveau « principe », celui de la « compétition pacifique » entre les pays socialistes et les pays capitalistes.

Devant les succès réels, bien que nettement exagérés par la propagande – on l'a vu par la suite – remportés par l'URSS sur le plan du développement économique, les dirigeants soviétiques entrevoyaient la possibilité d'un dépassement rapide des pays

capitalistes. Ainsi, face à la supériorité évidente du socialisme, les pays capitalistes allaient être amenés quasi naturellement à reconnaître les avantages de ce système. À ce moment-là, toujours selon les dirigeants soviétiques, même des capitalistes allaient en venir à adhérer aux partis communistes !

Cette « nouvelle situation » justifiait pour les Khrouchtchev et consorts l'idée que les pays capitalistes allaient pouvoir passer systématiquement au socialisme de manière pacifique, sans révolution violente.

À cet argument, soulevé pour la première fois au 20^e congrès du PCUS en 1956, les communistes chinois ont d'abord répondu qu'au mieux, cela ne pouvait être qu'un désir, peut-être compréhensible, mais dont les chances qu'il se réalise étaient toutefois très faibles.

Au fur et à mesure que la polémique s'est développée, le PCC en est venu à démasquer clairement le point de vue soviétique sur cette question. Dans la fameuse *Lettre en 25 points* dont nous avons déjà fait mention, le PCC écrivait ceci : « *Les communistes ont toujours souhaité le passage au socialisme par la voie pacifique. Mais le passage par la voie pacifique peut-il être érigé en un nouveau principe stratégique mondial du mouvement communiste international ? Absolument pas. Le marxisme-léninisme a toujours affirmé que le problème fondamental de toute révolution est celui du pouvoir. [...] Aucun régime suranné ne s'écroulera, même à l'époque des crises, si on ne le pousse pas. C'est là une loi générale de la lutte de classe. [...] Tout le monde a pu constater que les pays capitalistes renforcent chacun leur machine d'État, et surtout leur appareil militaire, dans le but avant tout de réprimer leur propre peuple. Le parti du prolétariat ne doit en aucun cas baser sa pensée, son orientation révolutionnaire et l'ensemble de son travail sur l'idée que l'impérialisme et la réaction accepteront la transformation pacifique.* »

Ce débat allait avoir des conséquences concrètes chez certains partis qui ont éventuellement abandonné tout travail révolutionnaire, se transformant pour l'essentiel en machine électorale, alors que d'autres se sont cantonnés dans la lutte syndicale ou encore la lutte pour les réformes, mettant de côté toute perspective de révolution et de prise du pouvoir. Des partis révisionnistes

LE MAOÏSME, NOTRE ARME DE COMBAT

comme celui du Chili ont en outre payé cher les illusions qu'ils ont accepté de partager avec le PCUS sur la possibilité d'accéder pacifiquement au socialisme.

- *La conception du socialisme et de la dictature du prolétariat*

C'est sans doute sur la question des diverses conceptions du socialisme et de la dictature du prolétariat que la polémique dirigée par le Parti communiste chinois contre la direction du PCUS a produit les développements théoriques les plus intéressants et utiles pour l'avenir du mouvement communiste.

Dès la présentation du rapport secret de Khrouchtchev au 20^e congrès du PCUS, le PCC s'est ouvertement interrogé sur la pertinence des attaques dirigées contre Staline – même si, on l'a vu, il partageait certaines de ces critiques – dans la mesure où de la manière dont elles ont été faites, leur conséquence ne pouvait être que de désorienter le mouvement communiste international, plutôt que de l'aider à comprendre la source de ses erreurs, de sorte à les corriger éventuellement. Tito et les trotskistes, ces ennemis de la révolution prolétarienne, triomphèrent en prenant connaissance des propos du « rapport secret ». Des gens sans scrupules comme les contre-révolutionnaires hongrois ayant à leur tête Imre Nagy profitèrent de l'occasion pour fomenter des troubles et cela, sous l'œil bienveillant de leur ami Tito. Dans les faits, rejeter Staline revenait davantage à rejeter Lénine.

Deux mois et demi après la tenue du 20^e congrès du PCUS, le journal du PCC, *Le Quotidien du peuple*, publiait un premier article au nom du Bureau politique du Parti, intitulé « À propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat », qui tout en approuvant la condamnation par Khrouchtchev du « culte de la personnalité » de Staline, tentait de tirer les leçons politiques de la période. « *Il est naïf de croire, pouvait-on y lire, qu'il ne peut plus exister de contradictions dans une société socialiste. Nier l'existence de contradictions, c'est nier la dialectique. Dans les diverses sociétés, les diverses contradictions diffèrent en nature et ainsi diffèrent les moyens de les résoudre. Mais le développement de ces sociétés se poursuit toujours au milieu de contradictions incessantes. La société socialiste se développe également*

au sein de la contradiction entre les forces productives et les rapports de production. » Quelques mois après la parution de ce texte, un deuxième article (« *Encore une fois à propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat* ») était publié sur le même sujet, qui reprenait un peu les mêmes arguments.

En 1957, dans un discours prononcé devant une session de la Conférence suprême d'État et publié éventuellement sous le titre *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, Mao Zedong revenait à nouveau sur le sujet : « *Certes, en Chine, la transformation socialiste, en tant qu'elle concerne la propriété, est pratiquement achevée ; les vastes et tempétueuses luttes de classe, menées par les masses en période révolutionnaire, sont pour l'essentiel terminées. Néanmoins, il subsiste des vestiges des classes renversées des propriétaires fonciers et des compradores, la bourgeoisie existe encore, et la transformation de la petite bourgeoisie ne fait que commencer. La lutte de classes n'est pas encore arrivée à son terme. La lutte de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie, entre les diverses forces politiques et entre les idéologies prolétarienne et bourgeoise sera encore longue et sujette à des vicissitudes, et par moments elle pourra même devenir très aiguë. Le prolétariat cherche à transformer le monde selon sa propre conception du monde, et la bourgeoisie, selon la sienne. À cet égard, la question de savoir qui l'emportera, du socialisme ou du capitalisme, n'est pas encore véritablement résolue.* »

Le point de vue maoïste sur la question de la poursuite de la lutte de classes sous le socialisme, conforme à ce que Marx, Engels et Lénine avaient antérieurement écrit sur la question, tranchait nettement avec le point de vue développé par les Soviétiques qui poussaient à fond les insuffisances de la conception de Staline sur la lutte des classes sous le socialisme. Celui-ci, dans un rapport sur le projet de constitution de l'URSS présenté en 1936, avait écrit : « *La victoire complète du système socialiste dans toutes les sphères de l'économie nationale est maintenant un fait. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que l'exploitation de l'homme par l'homme a été abolie, éliminée... Ainsi, toutes les classes exploiteuses ont été éliminées.* » Trois ans plus tard, au 18^e congrès

du PCUS, Staline déclarait que « *la caractéristique qui distingue la société soviétique aujourd'hui de n'importe quelle société capitaliste est qu'on n'y trouve plus de classes hostiles, antagoniques* ».

Staline admettait néanmoins qu'il y avait encore des classes distinctes et qu'il faudrait attendre l'avènement du communisme pour voir l'élimination complète des classes sociales. Par contre, s'il admettait encore l'existence d'une lutte des classes et, en lien, la nécessité du maintien de la dictature du prolétariat, ce sont des facteurs essentiellement externes (immigration de réactionnaires russes, hostilité et manœuvres des puissances impérialistes étrangères, etc.) qui expliquaient encore l'existence d'une lutte de classes. Ce point de vue était clairement insuffisant. Si on considérait les puissances impérialistes comme hostiles à l'Union Soviétique, la lutte des classes se manifestait. Par contre, pour Khrouchtchev qui admettait possible l'élimination des conflits avec l'impérialisme, il était clair que la lutte des classes n'existait plus, étant donné la fin des conflits avec l'impérialisme.

Au 22^e congrès du PCUS, tenu en octobre 1961, les révisionnistes ont ainsi affirmé, dans le nouveau programme du Parti, l'idée que la dictature du prolétariat n'était désormais plus nécessaire en URSS : « *L'État qui a surgi comme État de la dictature du prolétariat, s'est converti à l'étape actuelle en État du peuple tout entier.* » De la même manière, et toujours dans le même programme, on déclarait que « *par suite de la victoire du socialisme en URSS, du renforcement de la société soviétique, le parti communiste de la classe ouvrière est devenu l'avant-garde du peuple soviétique, le parti de tout le peuple* ».

Les dirigeants soviétiques se sont sentis autorisés à développer ces « nouveaux concepts » dans la mesure où ils croyaient (c'est du moins ce qu'ils prétendaient) que l'URSS s'appropriait à entrer dans ce qu'ils appelaient la « première phase du communisme », et qu'il ne restait plus donc qu'à développer les forces productives, sans heurts et de façon continue, pour en arriver progressivement à l'abondance, et éventuellement au communisme intégral. L'histoire s'est évidemment chargée de montrer qu'il ne s'agissait là que d'une simple vue de l'esprit, bien éloignée de la réalité... (suite en page 8)

Quelques repères historiques :

3 mars 1953 : Mort de Joseph Staline.

14 au 25 février 1956 : 20^e congrès du Parti communiste de l'Union Soviétique. On y dévoile le fameux « rapport secret » centré sur la dénonciation du « culte de la personnalité » de Staline.

5 avril 1956 : Publication en Chine de l'article intitulé « À propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat » où est formulée une évaluation plus nuancée de l'œuvre de Staline.

23 septembre 1956 : Mao Zedong déclare à l'ambassadeur soviétique à Beijing : « *Il est nécessaire de critiquer Staline, mais nous ne sommes pas d'accord avec la méthode utilisée. Il y a d'autres questions sur lesquelles nous ne sommes pas d'accord.* »

23-24 octobre 1956 : Intervention soviétique en Hongrie.

9 novembre 1956 : Lettre conciliante de Khrouchtchev à Tito dans laquelle il affirme vouloir s'entendre avec la Yougoslavie, malgré que ce pays ait donné l'asile aux dirigeants hongrois hostiles au marxisme-léninisme.

11 novembre 1956 : Tito dénonce les dirigeants qui refuseraient d'appliquer la ligne de « démocratisation » issue des décisions du 20^e congrès du PCUS.

27 février 1957 : Discours de Mao éventuellement publié sous le titre *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*.

15 juin 1957 : Discours de Tito dans lequel il attaque la République populaire de Chine.

4 juillet 1957 : Khrouchtchev se débarrasse de ses opposants du groupe Malenkov-Molotov. En Chine, c'est l'époque des « cent fleurs » et des critiques contre l'URSS apparaissent dans la presse.

10 octobre 1957 : Accord secret de coopération militaire entre l'URSS et la Chine qui comprend la fourniture de modèles de bombes atomiques.

10 novembre 1957 : Publication des *Thèses sur le problème du passage pacifique au socialisme* du PCC.

14-16 novembre 1957 : conférence réunissant 12 pays socialistes, suivie (du 16 au 19) de la conférence des 64 partis communistes et ouvriers.

Avril 1958 : 8^e congrès de la Ligue des communistes de Yougoslavie, lors duquel Tito affirme qu'il est possible d'avoir une conception des problèmes internationaux similaire à celle de l'Amérique et des autres pays occidentaux.

5 mai 1958 : *Le Quotidien du peuple* lance l'offensive contre les conceptions anti-marxistes et révisionnistes du parti yougoslave.

Août 1958 : Bombardement de l'île de Quemoy à Taiwan, pour libérer ce territoire chinois occupé par l'impérialisme.

16 août 1958 : *Le Drapeau Rouge*, l'organe du CC du PCC, lance un dur avertissement aux maniaques de la bombe atomique :

« *Ceux qui rêvent de folies furieuses doivent être prévenus que s'ils déclenchent une guerre atomique, le résultat sera la destruction de l'impérialisme qui a apporté à l'humanité des souffrances indicibles. Le socialisme, loin d'être détruit, en sera réalisé d'autant plus vite à travers le monde.* »

29 août 1958 : Le Bureau politique du PCC approuve et généralise la création des communes populaires.

Mai 1959 : Voyage de Khrouchtchev en Albanie où il rencontre le ministre chinois de la Défense Peng Dehuai, opposé aux communes populaires.

20 juin 1959 : Répudiation unilatérale par Khrouchtchev de l'accord militaire secret entre la Chine et l'URSS.

9 septembre 1959 : L'URSS critique les Chinois suite à un incident militaire entre l'Inde et la République populaire de Chine, qualifié de « stupide » et « déplorable ».

Février 1960 : Attaques de Khrouchtchev contre la Chine lors d'une réunion de la Commission du Pacte de Varsovie. Il réaffirme que jamais il ne donnera la bombe atomique à la Chine.

26 avril 1960 : Parution dans le cadre du 90^e anniversaire de naissance de Lénine de trois textes, réunis ultérieurement dans la brochure *Vive le léninisme*, qui dénoncent les attaques soviétiques contre le Parti communiste chinois.

2 juin 1960 : Lettre du PCUS au PCC pour régler le différend sino-soviétique.

5-9 juin 1960 : À l'occasion de la session de la Fédération syndicale mondiale, les divergences entre l'URSS et la Chine éclatent publiquement.

10 juin 1960 : En réponse à *Vive le léninisme*, les Soviétiques commémorent le 40^e anniversaire de la publication de *La maladie infantile du communisme* en publiant des articles critiquant les conceptions chinoises.

20 juin 1960 : À Bucarest, attaques contre la Chine par Khrouchtchev, qu'il accuse de « s'accrocher à un cheval mort » (Staline).

Juin 1960 : Article du *Drapeau rouge* qui rappelle que « *la nature de l'impérialisme n'a pas changé* ».

Août 1960 : Rappel par Khrouchtchev des techniciens et ingénieurs soviétiques de Chine, même s'il sait que la situation économique y est difficile à cause de calamités naturelles.

10 septembre 1960 : Réponse du PCC à la lettre du 2 juin du PCUS.

11-25 novembre 1960 : Conférence à Moscou de 81 partis communistes et ouvriers.

26 avril 1961 : Lettre de menaces de Kossyguine au Conseil des ministres de la République populaire d'Albanie.

Été 1961 : Échange de lettres acerbes entre le PCUS et le Parti du travail d'Albanie.

10 septembre 1961 : Dans une entrevue au *New York Times*, Khrouchtchev dit reconnaître que la Yougoslavie est un pays socialiste, en contradiction avec l'entente de la dernière conférence de Moscou.

17-31 octobre 1961 : 22^e congrès du PCUS. Des attaques virulentes et publiques contre le Parti du travail d'Albanie y sont faites par Khrouchtchev. Zhou Enlai du PCC trouve inacceptable ces attaques méprisantes contre un parti frère à la vue des impérialistes.

20 octobre 1961 : Message du CC du PTA qui dénonce les propos de Khrouchtchev. Ce dernier doit porter l'odieux de l'attaque contre l'unité du mouvement communiste international.

25 novembre 1961 : Retrait de l'ambassadeur soviétique en Albanie et demande de retrait de l'ambassadeur albanais en URSS.

Septembre 1962 : 10^e congrès du Parti communiste italien où est formulée une approche réformiste de la lutte anti-capitaliste.

16-28 octobre 1962 : Crise des missiles à Cuba.

20 octobre 1962 : Attaque indienne contre la Chine.

5 décembre 1962 : Un membre du secrétariat du Parti communiste italien affirme : « *Un parti comme le nôtre n'a pas besoin de dire Albanie quand il veut dire Chine.* » C'est le début d'une attaque ouverte contre la Chine.

30 mars : Lettre du CC du PCUS au CC du PCC. Toutes les thèses de Khrouchtchev y sont reprises.

14 juin 1963 : *Lettre en 25 points* du PCC en réponse à la dernière lettre du PCUS. Cette lettre est considérée comme la ligne de démarcation entre les révolutionnaires et les révisionnistes. Des partis communistes pro-chinois commencent à apparaître peu après.

14 juillet 1963 : Lettre ouverte du Comité central du PCUS aux organisations du Parti et à tous les communistes de l'Union soviétique. Elle consacre la rupture entre l'URSS et la Chine.

25 juillet 1963 : Accord entre l'URSS, les États-Unis et l'Angleterre sur une limitation partielle des essais nucléaires.

31 juillet 1963 : Dénonciation de cet accord qui, selon le PCC, favorise les Américains. L'URSS dénonce alors l'« irresponsabilité politique » des dirigeants chinois.

17 octobre 1963 : Première explosion d'une bombe atomique chinoise.

LE MAOÏSME, NOTRE ARME DE COMBAT

Puisque le développement économique apparaissait désormais comme la priorité absolue, on a donc adopté des mesures susceptibles de l'accélérer, à tout prix : rétablissement et/ou augmentation des stimulants matériels, démantèlement du système de planification dans l'agriculture, augmentation des pouvoirs réservés aux directeurs d'usines, etc.

Durant la polémique, la critique du rétablissement du capitalisme en Yougoslavie a permis aux révolutionnaires du monde entier de comprendre comment pouvait se faire le rétablissement du capitalisme dans un pays jusqu'alors socialiste : « *Compte tenu de la situation existant en général dans les pays socialistes, il n'est pas étonnant que divers secteurs économiques, y compris le secteur du capital privé, subsistent dans l'économie nationale pendant une période assez longue après la prise du pouvoir par le prolétariat. Il s'agit de savoir quelle politique est adoptée par le pouvoir à l'égard de l'économie du capital privé, la politique d'utilisation, de limitation, de transformation et d'élimination, ou la politique de laisser-faire, de soutien et d'encouragement. C'est là un critère important permettant de juger si un pays se développe dans le sens du socialisme ou dans celui du capitalisme.* » (Rédaction du *Renmin Ribao* et du *Hongqi*, *La Yougoslavie est-elle un pays socialiste ?*, le 26 septembre 1963)

C'est à partir de la critique du modèle économique soviétique et des conceptions erronées de Khrouchtchev et des révisionnistes, mais aussi celles de Staline, que Mao et les communistes chinois ont défendu et approfondi le point de vue marxiste-léniniste sur une série de sujets, tels : l'existence des classes et de la lutte de classes sous le socialisme ; la nécessité de continuer et d'approfondir la révolution sous la dictature du prolétariat, et aussi d'impliquer les masses directement dans ce processus ; la reconnaissance du fait que la bourgeoisie existe à l'intérieur même du parti communiste, voire même que c'est d'abord et avant tout au sein du parti qu'elle fait son nid ; la

nécessité de distinguer les contradictions entre « nous et l'ennemi » des contradictions « au sein du peuple » ; la critique du droit bourgeois qui subsiste sous le socialisme ; la critique de la « théorie des forces productives » et la nécessité de poursuivre la révolution dans la superstructure ; la reconnaissance du fait qu'on doit aller à contre-courant pour faire avancer les idées justes ; etc.

C'est sur la base des acquis de la lutte politique et idéologique menée contre le révisionnisme moderne qu'a pu ensuite être lancée la Grande Révolution culturelle prolétarienne en 1966, un mouvement qui a en outre permis de prolonger de manière significative l'expérience de la construction du socialisme en Chine, et dont on n'a pas encore fini de tirer les acquis.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES :

Propositions concernant la ligne générale du mouvement communiste international

— Réponse du Comité central du Parti communiste chinois à la lettre du 30 mars 1963 du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique (14 juin 1963).

Lettre ouverte du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique aux organisations du Parti et à tous les communistes de l'Union soviétique

(14 juillet 1963).

Les divergences entre la direction du P.C.U.S. et nous – leur origine et leur évolution

par la rédaction du *Renmin Ribao* et du *Hongqi* (6 septembre 1963).

Ces trois textes font partie du recueil intitulé **Débat sur la ligne générale du mouvement communiste international (1963-1964)**. Ils sont disponibles en photocopies moyennant 10 \$.

Et pour ceux et celles qui voudraient aller plus loin :

La grande controverse sino-soviétique 1956-1966, de Jean Baby (disponible en photocopies au coût de 10 \$).



Mao et Khrouchtchev en 1958, avant que la polémique entre les deux ne devienne publique.

Questions à discuter

- 1) Quel a été le contenu du 20^e congrès du PCUS et quels ont été ses effets sur les relations entre le Parti communiste de l'Union Soviétique et le Parti communiste chinois ?
- 2) Que veut dire « mépriser l'ennemi stratégiquement mais l'estimer tactiquement » ? Comment cette idée peut-elle orienter le travail révolutionnaire ?
- 3) Comment évaluer si un pays qui a connu le socialisme s'engage dans la voie du capitalisme ?
- 4) La politique de coexistence pacifique de l'URSS aidait-elle ou nuisait-elle au progrès du socialisme ? Pourquoi ?
- 5) Pourquoi est-il si important d'étudier les tenants et aboutissants de la polémique entre la Chine et l'URSS ?